LA RUCHE LITTERAIRE

ET

POLITIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

Partie Politique.

QUESTION D'ORIENT.

Guernesey, 15 *avril* 1854.

Voilà donc la guerre bien décidément déclarée. Bonaparte et Victoria ont conclu une alliance et décidé qu'il fallait s'opposer aux envahissements de Nicolas. La résolution s'est fait attendre ; on a épuisé le portefeuille des notes diplomatiques, on s'est cuirassé de réticences, on s'est encastré entre la peur et la lâcheté ; puis enfin le moment est venu où, aveuglés par la terreur, plutôt que conduits par leur propre volonté, les gouvernements français et anglais se sont déterminés, à paraître sur la scène de l'action. Que résultera-t-il de cette alliance ? qui triomphera dans la lutte ? C'est assez difficile à prédire. Mais, en examinant froidement la question, je ne puis me dissimuler que le czar a de grands avantages. La publication des lettres échangées entre lui et le cabinet de Saint-James ou ses représentants a mis au jour un épouvantable complot. Il est aisé de voir que la conquête de Constantinople, ayant été le but de la Russie depuis plus d'un siècle et demi, des préparatifs immenses ont dû être poursuivis sans relâche afin d'arriver à ce but, lorsqu'une occasion favorable se présenterait. Si la division existe parmi les Moscovites aussi bien que parmi les autres peuples de l'Europe, il n'en est pas moins vrai que tous les Russes envisagent d'un fort bon œil une conquête qui assurerait à leur empire la domination sur l'Asie. Qu'on ne s'y trompe pas, l'esprit national anime aussi ardemment les sujets de l'autocrate, que les sujets de Louis Napoléon ou de sa majesté britannique. Le prisme de la gloire est encore le miroir des nations. Et malgré la haine des boyards pour Nicolas, malgré le désir qu'ils ont de briser le joug qu'il leur impose, ils marcheront vaillamment au combat. En face des alliés, ils oublieront tout, pour l'honneur de la Russie. D'ailleurs, armes, munitions, ne manquent pas aux usurpateurs. Ils ont fait des approvisionnements de tous genres ; ils pourront facilement se ravitailler, si besoin est, tandis que les flottes conbinées auront à lutter contre tous les obstacles de l'éloignement et de l'incertitude. En admettant même la solidité, la loyauté du pacte qui unit, pour un instant, la France et l'Angleterre, les secours qu'elles apportent aux musulmans sont-ils assez considérables, arriveront-ils assez vite, pour aider efficacement le sultan ? Je ne le crois point. Nicolas ne s'est pas endormi ; nulle suspension d'armes n'a eu lieu, tandis que les puissances occidentales échangeaient avec lui leurs ridicules négociations. Habile à profiter des moindres circonstances, le colosse du nord, d'une main signait une réponse évasive à l'adresse des arbitres, de l'autre un ordre commandant à ses généraux d'avancer sur le territoire des Osmanlis. Plusieurs victoires partielles ont enflammé le courage de ses soldats, et à présent, il a jeté, sur les rives du Danube assez de troupes aguerries pour se flatter de réaliser le rêve de Pierre le Grand : la dislocation de l'empire ottoman !

Je sais que la France et l'Angleterre font des armements gigantesques ; je sais qu'il se confectionne dans leurs arsenaux des machines de destruction redoutables ; mais ne serait-ce pas niaiserie que de penser que la Russie n'a pas prévu ce qui arrive ? ne serait-ce pas niaiserie que d'imaginer qu'elle s'est tenue en arrière dans

le funeste perfectionnement de la science homicide? Si on ignorait qu'elle possède des chimistes et des mécaniciens distingués, ne se rappellerait-on pas que, d'après les rapports des officiers français et anglais, le désastre de Sinope est dû en grande partie à l'usage de machines de guerre inconnues chez nous, quoique d'un effet terrible? Je ne prétends pas dire que la Russie l'emportera dans cette querelle si palpitante d'intérêt pour l'avenir de l'humanité; pourtant, j'avoue, que je ne serais pas surpris qu'elle gagnât les premières batailles. N'a-t-elle pas en sa faveur, l'Autriche et la Prusse? Ces deux pouvoirs affirment qu'ils resteront neutres: leur neutralité est-elle supposable? est-elle possible?—Non. Attachés à la Russie par mille liens divers, ils travailleront ouvertement ou tacitement à son profit. La seule chance qu'aurait la coalition franco-anglaise de triompher serait de déclarer libres l'Italie, la Pologne, la Hongrie et de leur prêter main forte pour reconquérir leur indépendance. Alors, pressé par la révolution, enfermé dans un cercle de feu, Nicolas se désisterait de ses prétentions pour venir défendre son *home*; mais ni M. Bonaparte, ni la reine Victoria ne sont disposés à épauler la démocratie. Au surplus, nous serions fâchés que la démocratie se laissât leurrer par la politique astucieuse de ces monarques qui, en feignant de la soutenir, ne chercheraient que la satisfaction de leur égoïsme.—L'Europe entière est sur un volcan, les signes précurseurs de l'irruption se manifestent de tous côtés: calme-plat dans les affaires, excitation sourde dans les esprits, attente, anxiété générales! Que va-t-il arriver? Dieu le sait. Mais je suis assuré, et tous les gens qui réfléchissent paraissent certains, que nous touchons à une de ces crises sociales qui métamorphosent en quelques mois la face d'un continent. Republicains ou cosaques, le problême posé par le captif de Saint-Hélène, sera résolu avant un lustre.

Auger Delbreau.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

Bureau de la Ruche.....*Montréal.*
Thos.-Et. Roy.....*Québec.*
Charles Giroux.....*Nicolet.*
J. F. G. Coutu, N. P.....*Berthier.*
Louis G. de Lorimier.....*L'Assomption.*
F. Banlier Laperle, N. P.....*St. Valentin.*
Guillaume St. Jacques.....*St. Hilaire et Belœil.*
J. B. E. Dorion.....*Avenirville, E. T.*
L. G. Lacasse.....*St. Jean.*
Zephirin Rousseau, N. P. .....*Grande Baie.*
Isidore Traversy.....*Bytown.*
Mechin et cie., Libraires, Leonard Street, III.....*New-York.*
Le Meschacébé (Louisiane,).....*St. J.-B. de la N.-Orléans.*
Agent de l'*Avant-Coureur*,.....*Donaldsonville*(Louisiane.)
Mlle. Jacob, rue de Chabrol 19, à Paris,.....*France.*
Ls. Cortambert,.....*St. Louis, (Missouri.)*
Gustave de Vitré, Strand, à Londres.....*Angleterre.*
Editeur du Old Countryman.....*Toronto.*
A. A. Delahoussaye.....*Franklin, (Louisiane.)*
A. Gilbert.....*Boston, (Mass.)*
H. St. Jorre. N. P.....*Cacouna.*
V. Hebert & Cie., 149, Rue St. Charles, N.-O.....*Louisiane.*
Bureau du Messager, paroisse St. Jacques,.....*Louisiane.*

LE CLERC DE NOTAIRE.(*)

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE IV.

LA MÈRE ET LE FILS.

Un matin, peu de jours après les événements que nous venons de raconter, madame de Moissac étendue sur une bergère de sa chambre à coucher, paraissait en proie à la plus violente douleur. Des exclamations sans suite s'échappaient de sa bouche, tandis que ses doigts froissaient convulsivement une lettre portant le timbre de Paris et que des larmes brûlantes sillonnaient ses joues desséchées. Cet état d'agitation dura environ une heure. Au bout de ce temps, la comtesse composa son maintien, prit une pose plus grave et agita le cordon d'une sonnette.

—Veuillez prévenir monsieur de Moissac que je désire lui parler, dit-elle à la soubrette accourue à son appel.

Henry se présenta bientôt vêtu avec une recherche aussi fastueuse que ridicule. Il tenait à la main une badine à pomme d'or.

—Quoi donc ! vous êtes déjà *habillé?* dit la comtesse en remarquant la toilette extravagante de son fils.

—Oui, madame ; je me disposais à sortir, lorsque m'est arrivé votre message, auquel je m'empresse, comme vous le voyez, de répondre par ma présence.

—C'est bien ; asséyez-vous, Henry, répliqua madame de Moissac d'un air froid qui contrastait singulièrement avec la légèreté du jeune homme.

Henry ne put réprimer un geste d'ennui ; néanmoins, il obéit en silence.

—J'ai plusieurs reproches à vous faire, commença la comtesse.

—A moi, madame ?

—Et, poursuivit-elle, sans relever l'interruption, à vous témoigner mon mécontentement de la conduite que vous persévérez à tenir, malgré mes remontrances ultérieures—ne vous emportez pas, et me laissez continuer. Votre liaison avec cette petite couturière de la rue Saint-Amatie, a affriandé toutes les mauvaises langues de la ville. Cependant vous m'aviez promis, sinon de rompre avec l'objet de ce caprice, du moins de vous entourer de circonspection. Pas du tout, vous n'avez cessé de faire des visites au magasin de la modiste et de contrecarrer toutes mes démarches pour presser votre mariage avec mademoiselle Clémence Cléry. Je veux bien ne pas croire que vous êtes engoué de cette grisette au point de compromettre pour cela vos plus chers intérêts, mais il faut que *définitivement*, j'appuie sur ce mot, vous brisiez des liens honteux qui déshonorent notre nom, et élèvent des barrières à une union qu'il est de toute nécessité que vous formiez au plus vite.

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre, janvier (*Deuxième Série*) ; février, mars et avril (*Troisième Série*).

—Je serais charmé, madame, de complaire à ce vœu qui est aussi le mien...

—Votre peu d'empressement auprès de mademoiselle Cléry ne prouve guère l'ardeur de vos souhaits.

—Dites plutôt que le peu d'empressement de Clémence à répondre à mes avances ne prouve guère son amour pour ma personne.

—Ne voudriez-vous point qu'elle se jetât dans vos bras !

—Dieu m'en préserve ! répliqua le comte avec une fatuité révoltante. Les mariages d'inclination sont la plus sotte affaire que puisse conclure un gentilhomme.

Madame de Moissac, froissée par cette allusion, se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

—Cela n'excuse point vos incartades, reprit-elle aigrement.

—Mes incartades ! ah ! madame, vous vous montrez bien sévère pour des peccadilles fort vénielles, vous devez le savoir.

—Henry, s'écria la comtesse, ne pouvant plus modérer sa colère, vous le prenez sur un ton étrange. Oubliez-vous que je suis votre mère ?

—Pardon, madame, dit le jeune homme d'une voix plutôt ironique que soumise ; je n'ai, soyez-en persuadée, pas eu l'intention de vous blesser, et je connais trop les égards que je vous dois pour jamais me permettre une inconvenance...

—Assez, assez ; ne perdons pas de temps dans une discussion oiseuse et revenons au sujet qui me préoccupe.

—Je suis à vos ordres, madame.

—Voyons, franchement, pourquoi témoignez-vous tant d'aversion à l'une des plus jolies héritières de Langres ?

—J'imagine qu'il vaudrait mieux demander à l'une des plus jolies héritières de Langres, pourquoi elle témoigne tant d'aversion au comte Henry de Moissac ?

—Toujours cette manie de jouer sur les mots ! Vous êtes insupportable.

—Erreur, madame, je ne joue pas sur les mots ; plût au ciel que cela fût ! car si les beaux yeux de l'une des plus jolies héritières de Langres ne m'ont heureusement pas brûlé le cœur, ses vingt ou trente mille livres de rente m'ont vivement impressionné l'esprit.

—Bon, fit la comtesse avec un sourire ; cette fois, votre répartie m'enchante, et je vous absous, en son honneur, des frivolités précédentes.

Henry s'inclina sans quitter son siége.

—Vous voyez donc bien, reprit-il ensuite, que je serais tout disposé à seconder vos espérances si...

—Si ?

—Si je le pouvais.

—En vérité...

—En vérité, madame, je ne remplis pas le beau rôle dans cette comédie. Ce n'est point moi qui ai le bonheur de dédaigner, c'est moi que l'on dédaigne.

—Je tombe de surprises en surprises.

—Jusqu'à présent, je vous avais caché certain mystère, me flattant que vous n'insisteriez pas pour me pousser à une alliance impossible.

—Impossible !

—Impossible, oui madame. Si étrange que cela vous paraisse, je le répète, cette alliance est impossible.

—Mais j'ai la parole de madame Cléry.

—Eussiez-vous aussi celle de monsieur Cléry que nous ne serions pas plus

avancés. Celle de la jeune fille nous manquerait, et je puis vous assurer que nous ne l'aurons pas.

—Que dites-vous là, Henry ?

—Je dis, ma chère mère, que je n'ai pas eu l'avantage de plaire à mademoiselle Clémence, répondit le comte, en frisant sa moustache d'un air dégagé. Hélas ! non ; quand j'ai frappé à la porte, on m'a poliment congédié : le cœur de la chaste pensionnaire était habité, il n'y avait plus place pour votre très honoré fils.

—Vous plaisantez !

—Je n'aurais garde de le faire en votre présence, madame.

—Alors, je ne vous reconnais plus ! Devriez-vous vous soucier d'une amourette sans importance ?

—Parbleu, répondit Henry, en ricanant, imaginez-vous que, s'il s'agissait de moi seul, je m'en soucierais ! que m'importe la femme pourvu que j'aie la dot. Ah ! madame, madame, me soupçonner de jalousie, c'est me faire une injure que je ne mérite pas. Pour Dieu ! n'allez pas communiquer vos observations à la baronne de Vermeuil ! elle me bafouerait jusqu'à me faire rougir, moi, qui pourtant suis loin de cousiner avec la timidité.

—Si vous ne cousinez pas avec la timidité, vous fraternisez, outre mesure, avec la niaiserie ! Il est incroyable qu'on ne puisse raisonner, dix minutes durant, avec vous.

—Pourquoi diable !..

—Monsieur ! s'écria la comtesse exaspérée de cette interjection saugrenue.

—Eh ! madame, vous montez la gamme à un point... Je ne suis plus en tutelle, vous devriez, ce me semble, vous le rappeler.

Madame de Moissac dévora cet outrage à ses droits maternels.

—Mais, dit-elle doucereusement, quel est donc le nom de son amant ?

—Le nom de son amant, repartit Henry, qui s'était levé et tapotait du bout des doigts les vitres de la croisée ; le nom de son amant... Tenez, le voici lui-même qui traverse la rue.

La comtesse courut à la fenêtre.

—Où ça ?

—Ce grand jeune homme en redingote brune.

—N'est-ce pas un commis de M. Jeannet ?

—En effet.

—Un de vos amis ?

—Bast ! simple connaissance.

—Je vous ai fréquemment aperçu en sa compagnie.

—Oui, je le vois... quelquefois.

—Et c'est ça ?...

—Oui, *ça*, c'est mon rival ; *ça*, c'est aimé de la petite Cléry ; *ça*, ça l'épousera.

—Cette tournure !

—Cette tournure.

—Mais Henry, vous avez perdu la tête.

—Je ne l'ai jamais mieux sentie sur mes épaules, madame.

—Décidément, je renonce à vous deviner.

—Eh bien, ma chère mère, je vais vous donner la clé de l'énigme, si vous daignez m'accorder quelques instants d'attention.

—Je vous écoute, Henry, répondit la comtesse en se rasséyant.

—Ce garçon, dit de Moissac, est le fils d'un jardinier, jadis au service de monsieur Cléry. Ce jardinier étant mort, le notaire prit à sa charge ses deux

enfants en bas âge, et les fit élever à grands frais. Lorsque ses études furent terminées, Georges demeura chez son protecteur en qualité de clerc. En contact incessant avec Clémence, il ne tarda pas à s'éprendre d'une belle passion pour elle. Il paraît qu'on lui rendit la monnaie de sa pièce. Mais la tendresse de monsieur Cléry pour le fils du jardinier, n'allait pas jusqu'à protéger l'engouement de Georges pour sa fille. Au notaire, il faut, vous le savez, un gendre possesseur de grands biens au soleil ; sa femme s'accommoderait mieux d'un blason. Georges n'avait pas un sou vaillant et signait Duval tout court. Aussi, nos deux tourtereaux comprirent-ils qu'ils ne parviendraient pas à séduire les grands parents. La profession de clerc est hostile à la fortune ; elle ne mène pas non plus à l'acquisition d'une particule. Georges abandonna le notaire pour se livrer au commerce. Ses opinions démagogiques lui gagnèrent l'affection de M. Jeannet. Celui-ci se chargea de l'avenir de notre homme, qui continua d'entretenir avec Clémence des intrigues assez... pudibondes. Ayant, par hasard, rencontré le commis, je feignis pour lui une grande amitié et il me livra son secret.

—N'est-il pas frère de cette grisette ?...

—Oui, il est le frère de votre modiste, répondit Henry avec vivacité.

—Je ne m'étonne...

—Je vous disais qu'il me livra son secret. D'abord, je crus que rien ne me serait plus facile que d'évincer ce chétif employé ; mais bientôt, j'eus occasion de m'apercevoir que je me trompais grossièrement. Il était aimé, bien sérieusement aimé. Une lettre que m'envoya Clémence m'en convainquit. Cependant je ne me découragеai pas et renouvelai mes instances, même à votre insu. Madame Cléry me voit d'un fort bon œil ; son mari subissant son influence, fera tout ce que voudra sa femme, et leur fille, malgré sa répulsion, aurait peut-être fini par céder sans l'incendie où elle faillit être brûlée.

—Quel rapport ?...

—Attendez, madame, attendez. On vous a appris qu'un jeune homme sauva ses jours...

—Oui, je sais.

—Eh bien ! ce jeune homme, n'est autre que Georges Duval. Il est devenu l'idole de monsieur et madame Cléry. L'un et l'autre sont pour lui aux petits soins ; de son côté, M. Jeannet l'a associé à sa maison de commerce...

—Mais cela...

—Cela favorise ses amours. Clémence a juré qu'elle n'aurait pas d'autre époux que son libérateur. Elle sera fidèle à ce serment, n'en doutez pas. Elle l'aimait avant, que doit-ce être maintenant ?

—Tout est-il donc au pire, grand Dieu ! exclama madame de Moissac avec une expression déchirante. Moi qui comptais sur ce mariage pour réparer le désastre...

—Quel désastre ? Qu'avez-vous ?

Incapable d'articuler un son, madame de Moissac montra à son fils la lettre qu'elle avait déposée sur une console.

Henry la saisit et la parcourut des yeux.

—Ruinés ! s'écria-t-il, en pâlissant. Notre banquier a fait banqueroute !.... et vous ne me disiez rien, ma mère ! et depuis une heure...

—Pas de bruit, Henry, répondit la comtesse. Peut-être, avec de la promptitude, parviendrons-nous à nous tirer de l'ornière. Tout le monde ignore notre malheur. Une quinzaine s'écoulera, si nous le voulons, avant qu'il ne soit de notoriété publique. Si, dans cet intervalle...

—Dans cet intervalle, murmura Henry, en appuyant son front contre le pommeau de sa canne ; dans cet intervalle... oui....

—Vous auriez trouvé le moyen?...

—Peut-être !

—Oh ! merci, mon Henry ! que le ciel te bénisse !

Le comte haussa les épaules en grimaçant un sourire ironique.

—Mais, ajouta la comtesse, confie-moi ton projet. Mon expérience...

—C'est inutile, madame. Reposez-vous sur moi. Pas un mot de cette lettre à qui que ce soit. Demain vous aurez la certitude que je ne suis pas aussi puéril que j'en ai l'air.

En ce moment on frappa discrètement à la porte de la chambre à coucher.

—Un officier de cavalerie désire parler à monsieur le comte, dit la domestique qui entra.

—C'est bien, répondit Henry ; priez-le de m'attendre au salon.

—Oh ! mon ami, tu sauveras l'honneur de notre nom, dit madame de Moissac, en se jetant à son cou.

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi. Mais suivez mes instructions : vous irez, tantôt, demander cérémonieusement la main de mademoiselle Clémence Cléry pour moi, car, jusqu'ici, vos pourparlers avec sa famille n'ont rien eu d'officiel.

—J'irai.

—Souffrez que je vous quitte.

Et le comte Henry de Moissac baisa la main de sa mère et se rendit au salon, en fredonnant un couplet d'opéra.

CHAPITRE V.

DEUX AMIS.

Amour ! comme ce mot vibre merveilleusement dans notre cœur ! ne dirait-on pas que chacune des cinq lettres groupées pour former sa composition, porte avec soi un tendre souvenir, ou une douce pensée, ou une suave aspiration ! n'est-ce point le cas de dire avec le physiologiste : " Quel beau livre ne composerait-on pas en racontant les aventures et la vie d'un mot ? sans doute il a reçu diverses impressions des événements auxquels il a servi ; selon les lieux, il a réveillé des idées différentes, mais n'est-il pas plus grand encore à considérer sous le triple aspect de l'âme, du corps et du mouvement ? A le regarder, abstraction faite de ses fonctions, et de ses actes, n'y a-t-il pas de quoi tomber dans un océan de réflexions ? La plupart des mots ne sont-ils pas teints de l'idée qu'ils représentent extérieurement ? à quel génie sont-ils dûs ! s'il faut une grande intelligence pour créer un mot, quel âge a donc la parole humaine ? L'assemblage des lettres, leur forme, la figure qu'elles donnent à un mot dessinent exactement dans le caractère de chaque peuple, des êtres inconnus dont le souvenir est en nous. Qui nous expliquera philosophiquement la transition de la sensation à la pensée, de la pensée au verbe, du verbe à son expression hiéroglyphique, des hiéroglyphes à l'alphabet, de l'alphabet à l'éloquence écrite, dont la beauté réside dans une suite d'images classées par les rhéteurs, et qui sont comme les hiéroglyphes de la pensée ?... Par leur physionomie les mots raniment dans notre cerveau les créatures auxquelles ils servent de vêtement. Semblables à tous les êtres, ils n'ont qu'une place où leurs propriétés puissent pleinement agir et se développer..."

Prenez par exemple le mot AMOUR : sa vue, sa tournure, son énonciation ne vous remplissent-elles pas le cœur et l'âme de mille sensations à la fois puissantes et langoureuses, chastes et voluptueuses ? AMOUR ! quel ravissant symbole, quelle enivrante mélodie ! quand vous apercevez la silhouette de ce bisyllabe, n'éprouvez-vous pas un bien-être infini ? quand vous saisissez ces deux sons, ne vous semble-t-il pas écouter le prélude d'une sonate de Beethoven ?

" L'amour ! combien il grandit l'homme, songeait, le lendemain de l'incendie, Georges Duval, couché dans son lit, tandis que Louis Duchesnes lui préparait une potion lénitive. Mon Dieu ! me serais-je jamais cru capable d'accomplir ce que j'ai accompli hier ! moi si frêle, si délicat ! oh ! alors, à ce moment où je tenais Clémence dans mes bras, j'étais fort comme un géant, j'aurais brisé des portes d'airain, franchi le cratère d'un volcan !..."

—Eh bien ! dit Louis en lui présentant le verre, te sens-tu mieux maintenant ?

—Oh ! oui ; à l'exception d'une grande faiblesse...

—Ta tête n'a plus envie de déménager, j'espère ?

—Aurais-je eu le délire ?

—Demande à ta mère. La bonne femme a failli en perdre la raison. Il a fallu que je l'emmenasse hors de ta chambre.

—Mais Clémence, comment va-t-elle ?

—Clémence, encore Clémence ! Morbleu je conçois qu'on aime, mais pas à ce point là. Depuis une huitaine, le nom de cette Clémence évolue sur tes lèvres... et puis des extases, et puis des transports et des cris ! Ah ! quel terrible amoureux tu fais, mon pauvre ami !

—Est-elle mieux ? réponds-moi, je t'en conjure, Louis.

—Lucie est allée s'informer de sa santé.

—Lucie !... Lucie près d'elle... Une fille souillée à côté d'un ange de chasteté ! une...

—Silence ! mon ami ; Lucie est ta sœur !

—Ma sœur ! non, s'écria Georges en se dressant sur son séant ; non, ce n'est pas ma sœur ; je...

—Voyons, modère-toi. Quand tu seras guéri, je te permettrai les gesticulations, mais à présent, je suis ton infirmier et te défends tout accès de colère. Respecte la consigne. Surtout, pas un reproche à Lucie quand elle reviendra, ou je t'abandonne et retourne à mon régiment.

—Oh ! Louis, tu ne feras pas cela !

—Si tu me jures d'être calme.

—Qu'elle ne se présente pas devant moi !

—Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'exige que tu la reçoives et l'accueilles comme elle le mérite. Chère enfant, si tu savais avec quelle anxiété...

—Hypocrisie !

—Alors, moi aussi, je suis un hypocrite, car j'ai pleuré, en la voyant pleurer lorsqu'on t'a rapporté sur un brancard.

—Enfin, je ne veux pas qu'elle s'offre à mes yeux.

—A ton aise ! mais tu souffriras que je te dise adieu. Tu es un mauvais frère, Georges ; oui, répéta l'officier, avec sévérité, un mauvais frère, tu juges et condamnes sans preuve.

—Oh ! c'est un peu fort. N'ai-je pas vu de mes propres...

—Qu'as-tu vu ?

—Ce que j'ai vu ! cet homme, ce misérable, ce...

—Après ?

—N'était-il pas avec elle, la nuit !...

—Après ?

—Cela n'est pas suffisant sans doute !

—Pour un esprit sérieux cela ne prouve rien, sinon que ta sœur a été imprudente.

—Imprudente ! l'épithète est jolie ! Je serais curieux de savoir si, étant marié, tu qualifierais d'imprudence la conduite de ta femme, trouvée en pareil lieu, à pareille heure, en tête-à-tête avec un jeune homme ?

—Tu changes maladroitement la face de la question. Entre une femme mariée et une jeune fille inconséquente la différence est grande. La faute de l'une est irréparable, celle de l'autre peut tourner à son avantage.

—Me crois-tu assez fou pour rêver que le comte Henry de Moissac épousera Lucie Duval, la modiste ?

—Qu'y aurait-il d'étonnant à cela ? Mais au surplus, je le réitère, est-ce une raison pour maltraiter ta sœur ? est-ce une raison pour initier tout le monde à un malheur—si malheur il y a—que tu devrais au contraire t'efforcer de céler ? est-ce une raison pour empoisonner les vieux jours de ta mère, qui mourrait de chagrin si elle apprenait les écarts de sa fille ? Ah ! crois-moi, Georges ; avant de faire un éclat dont tu te repentirais, réfléchis longuement. Et si Lucie n'est pas coupable—ne secoue pas la tête d'une façon négative—si elle n'a cédé qu'à un entraînement de jeunesse, et s'est conservée pure malgré toutes les apparences qui plaident contre elle ! Les sublimes doctrines de notre religion ne défendent-elles pas le jugement téméraire ? n'ordonnent-elles pas en même temps la Charité, et Jésus-Christ, lui-même, n'a-t-il point pardonné à la Samaritaine ? Je ne suis pas profond moraliste, mon ami ; ce n'est guères sous la tente ou dans la caserne, qu'on prend des leçons de morale, aussi suis-je toujours prêt à pallier chez les autres ce que je voudrais que l'on palliât en moi. D'ailleurs sois franc : si mademoiselle Cléry, celle que tu aimes d'un amour si exclusif, si violent, eût joui d'une plus grande liberté d'action ; si, par exemple, au lieu de rester constamment dans son salon, sous la surveillance de madame sa mère, elle eût été obligée, comme ta pauvre sœur, de tenir un magasin, ouvert à tous les chalands, obligée d'être aimable pour celui-ci, pour celui-là, obligée de prodiguer des sourires, d'en recevoir et que tu l'eusses aimée comme tu l'aimes, que serait-il advenu ? Tu lui aurais demandé un rendez-vous.

—Moi !

—Oui, toi ; ne me contredis pas. Tu aurais demandé un rendez-vous à Clémence, simple modiste, comme tu en as probablement déjà demandé un à mademoiselle Clémence Cléry, la riche héritière.

—Je t'assure... balbutia Georges devenant rouge comme le feu sous le poids de cette accusation.

—Et, poursuivit froidement Louis, ce que mademoiselle Clémence Cléry, la riche héritière, la fille d'un notaire, qui ne sort jamais sans être accompagnée de madame sa mère ou d'une femme de confiance, n'a pu t'accorder, la modiste Clémence, pauvre fille, sans appui, sans protection, te l'aurait accordé, sois-en convaincu. C'est donc l'immoralité du résultat et non l'immoralité de l'acte qui t'offusque. Et toi, qui t'ériges en juge, tu serais donc, par ton propre raisonnement, sur la sellette des accusés, si les circonstances, le hasard n'avaient dispensé à celle que tu aimes une haute position sociale !

—Mais Louis, c'est affreux ce que tu avances-là.

—Ce que j'avance-là est affreux, j'en conviens ; c'est affreux en vérité, car cela est. Notre volonté est impuissante à maîtriser les événements. C'est pourquoi, nous devons montrer de l'indulgence à tous ceux qui oublient de faire le bien et ne font pas le mal, pour le plaisir unique de le faire. Au lieu de nous draper dans un manteau de censeur, si nous sommes vertueux, tâchons plutôt de tendre la main aux malheureux égarés par les passions et de les cou-

vrir de notre égide. Qui sait si, ce soir, nous ne serons pas contraints de rougir devant le pécheur qui, ce matin, nous inspirait de l'aversion! Et, en fouillant notre cœur, en disséquant nos pensées, que de vices nous trouvons en nous! N'y a-t-il pas tel moment dans l'existence où nous nous rendrions volontairement criminels, si notre volonté pouvait être exaucée, sans que quelqu'un sût jamais quel en était le désir! Je ne suis ni meilleur ni plus méchant qu'un autre, pourtant je frémis de m'adresser cette question : Suppose-toi, sans pain, sans feu, sans argent, au milieu d'un hiver rigoureux, avec une femme qui pleure, des enfants qui demandent à manger; suppose encore qu'il existe, quelque part, au fond de la terre, un homme immensément riche que tu ne connais pas, qui n'a ni parents, ni amis, et qu'en levant le doigt en l'air, une partie de sa fortune deviendra tienne, que feras-tu? Suppose toujours que pour que ta femme et tes enfants aient à manger, il te faille souhaiter que cet homme, immensément riche, que tu ne connais pas, qui n'a ni parents, ni amis, se casse un membre, que feras-tu? et s'il était nécessaire que ce même homme, inutile à la société, puisqu'il n'a ni parents, ni amis, s'il était nécessaire que ce même homme mourût pour que ta femme qui pleure, tes enfants qui crient, toi qui râle de besoin sur un grabat, ne mourussiez pas de faim, que ferais-tu?

—Tu m'effrayes, murmura Georges en pâlissant.

—Oui ce tableau est effrayant; reprit l'officier en radoucissant sa voix, c'est pourquoi, mon cher Georges, j'espère que tu reconnaîtras comme moi, que la vertu consiste principalement dans une entière bienveillance à l'égard de nos semblables. Pardonne à Lucie, et quand elle viendra...

—Mais cette tache! oh! cette tache!

—Veux-tu être plus lâche qu'elle n'a été faible?

—Si je pouvais me flatter que son séducteur réparera l'affront!

—Qui t'empêche de l'espérer?

—Bast! s'écria Georges d'un ton sardonique, monsieur le comte a maintenant bien autre chose en tête qu'une grisette! D'ailleurs il est amoureux de Clémence.

—Tu t'abuses, mon cher; si je me rappelle bien le portrait que tu m'as fait de M. de Moissac, il convoiterait plus la dot de ta maîtresse que son cœur.

—Et son titre sera un passe-partout infaillible.

—Prends garde, Georges; si j'étais ton ennemi, je présumerais que tu le détestes plus comme prétendant à la main de Clémence que comme... amant de Lucie.

—Que dis-tu là?

—Chut! j'entends des pas dans l'escalier, ce doit être ta sœur. Souviens-toi de mes paroles ou, dans une heure, je roulerai vers Paris.

Duchesnes ne s'était pas trompé, car Lucie Duval entra aussitôt dans la chambre, en baissant les yeux.

La jeune fille portait sur ses traits l'empreinte d'une amère mélancolie. Depuis la scène du jardin, elle n'avait pas eu un seul entretien particulier avec son frère. D'abord, épuisée par les émotions de cette soirée, elle avait dû garder le lit durant une semaine; puis, quand elle reprit ses travaux accoutumés, Georges s'était abstenu de provoquer une explication dont il redoutait les suites, autant que Lucie. Le séjour de Louis dans la famille Duval avait permis au frère et à la sœur d'observer entre eux une retenue qui, en toute autre occasion, n'aurait pas manqué d'éveiller la vigilante sollicitude de leur mère. Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que le comte de Moissac n'avait point reparu au magasin de modes. Lucie lui avait écrit, en le suppliant de remplir les promesses qu'il lui avait faites, et en l'assurant, en même temps, que,

malgré son amour pour lui, elle ne le reverrait que pour être conduite à l'autel. A cette lettre, Henry avait répondu par de nouvelles protestations de constance éternelle ; mais toutes ses tentatives pour obtenir un rendez-vous ayant échoué devant la fermeté de sa victime, il essayait, comme on l'a vu, de l'oublier, pour ne plus s'occuper que de son mariage avec Clémence Cléry. Cependant, Lucie n'était pas guérie de son fol amour pour le beau dandy ; les obstacles attisaient cette passion, et souvent la jeune fille se sentait prête à céder à la fascination que de Moissac exerçait sur elle. Par bonheur, Duchesnes guettait ses impressions. Doué d'un tact exquis et d'une pénétration rare, il savait discerner les phases de la lutte qui grondait dans le sein de Lucie, et, par un conseil indirect la rappeler au culte de ses devoirs, lorsqu'il la voyait disposée à succomber. Avec cette finesse d'intuition dont toutes les femmes possèdent une certaine dose, la sœur de Georges avait deviné que Louis avait reçu les confidences de son frère, aussi concevait-elle pour l'officier un penchant mêlé de crainte et de respect. Ce sentiment paraîtra peu naturel, car les femmes sont plus enclines à détester ceux qui peuvent d'un mot les faire rougir qu'à les chérir. Mais Lucie avait presque été élevée par Duchesnes, et, dès son enfance, avait appris à le considérer comme un homme supérieur. Remarquant, du reste, ses efforts pour lui ramener l'affection de Georges, la jeune fille ne pouvait se dispenser de lui manifester sa reconnaissance.

—Eh bien ? dit Duchesnes quand elle fut entrée.

—Mademoiselle Clémence est parfaitement aujourd'hui. Elle voulait venir elle-même remercier Georges, madame Cléry n'a pas consenti. A-t-il repris ses sens ? demanda-t-elle à voix basse.

—Approchez-vous de lui ; il vous tend la main, répliqua Louis, en poussant doucement la jeune fille vers le lit du malade.

Lucie s'avança en tremblant ; mais Georges, ému par les remontrances de son ami, lui ouvrit les bras, et ils s'embrassèrent en fondant en larmes.

—Bravo, mes enfants, dit l'officier les yeux humides de joie. Voilà une réconciliation qui me fait plus de plaisir que les épaulettes de capitaine. Permettez maintenant que je vous quitte, pour vaquer à quelques affaires de service.

En achevant ces paroles, Duchesnes sortit, et se rendit à la demeure de la comtesse de Moissac.

CHAPITRE VI.

PROVOCATION.

Le salon, où fut introduit notre brave sous-lieutenant, était une ravissante pièce qui faisait crever de jalousie toutes les grandes dames de Langres. Parfaite dans ses manières, la comtesse de Moissac avait un talent tout particulier pour donner, par leur disposition, du prix aux plus minces objets d'un ameublement. Le salon étant l'appartement où elle recevait *son monde*, avait été arrangé avec un luxe aussi grandiose que coquet. Les débris de son opulence passée s'y étalaient dans un ordre vraiment féerique. En voyant cette riche tenture en velours de Gênes, uni, aux chatoyants reflets d'azur, ces doubles rideaux de taffetas rose-tendre, retenus par des embrasses d'argent, ce magnifique tapis de la Savonnerie, ce plafond peint à fresques et du centre duquel descendait un lustre à lacé, dont les mille cristaux réfractaient la lumière du jour, en attendant qu'ils scintillassent aux lueurs des bougies parfumées, on pouvait se croire transporté dans le palais d'un fastueux seigneur d'autrefois. Les fauteuils, les cana-

pés en bois des îles, rehaussés de crépines d'or, ajoutaient encore à l'illusion. La table de laque japonaise était chargée de coûteuses futilités ; et la cheminée, en marbre bleu turquin, était un véritable chef-d'œuvre de sculpture. Ses deux consoles représentaient des cariatides accroupies, supportant dans leurs bras élevés une corbeille oblongue qui formait la tablette de la cheminée. Rien de menu et de délicat comme le *fouillis* de cette corbeille qu'on eut dit tressée avec des lianes. Une plaque de métal, la recouvrait à l'intérieur, et sur cette plaque se dressait, comme sur un trône, une pendule de bronze doré, ciselée avec un art infini. Elle figurait un Preux partant pour la Croisade. Au socle étaient gravées les armes de la famille de Moissac, *d'argent à la fleur de lis de gueules*. Deux candélabres, dûs au ciseau de Froment Meurice, flanquaient cette pendule et étendaient au-dessus d'elle la svelte nervure de leurs rameaux niellés, qui se miraient complaisamment dans une glace vénitienne ornant le gigantesque trumeau de la cheminée. Dans les angles du salon, des jardinières remplies de fleurs, aux tièdes exhalaisons, imprégnaient l'atmosphère d'un caressant parfum. Quelques Watteau, Boucher, pendaient ça et là aux plis de la draperie ; et, pour achever de captiver les sens, une harpe frissonnait amoureusement à chaque pas que l'on faisait dans ce sanctuaire du bon goût.

L'aspect de tant de somptuosités qui dépassaient par leur beauté tout ce qu'il avait admiré même chez son général, émerveilla Louis Duchesnes ; il se prit à examiner chaque chose avec la naïve curiosité d'un enfant ; mais l'arrivée de Henry le ramena au but de sa visite. Son étonnement redoubla en reconnaissant, dans le comte, son grossier compagnon de diligence, car il n'avait pas encore songé à lire la carte que de Moissac lui avait remise. Celui-ci ne se remémora pas immédiatement les traits de l'officier, quoiqu'il parût chercher dans ses souvenirs où il l'avait déjà rencontré.

—C'est bien à M. le comte Henry de Moissac que j'ai l'honneur de parler ? dit le sous-lieutenant.

—A lui-même, monsieur, répliqua Henry en s'inclinant.

—J'aurais à vous entretenir d'une affaire privée.

—Je vous comprends, monsieur. Si vous voulez me suivre dans mon cabinet ?

—Très volontiers.

Ils montèrent au premier étage où se trouvait l'appartement du comte.

—Daignez vous asseoir, monsieur, dit Henry à l'étranger lorsqu'ils furent arrivés dans une chambre simplement meublée et dont les murs étaient décorés d'armes précieuses.

—Je crois, monsieur, dit Duchesne en prenant le siége que lui indiquait son interlocuteur, que nous ne sommes pas tout-à-fait étrangers l'un à l'autre.

—En effet, plus je vous regarde et plus... Ah ! j'y suis ! c'est dans la diligence d'Arc à Langres, que.....

—Oui, monsieur : c'est là que nous nous vîmes pour la première fois.

—Et vous venez réclamer la satisfaction que je vous avais demandée ? reprit le gentilhomme, en jouant avec sa badine. Pardon de vous avoir fait attendre ; mais je ne m'étais rappelé ni votre nom ni votre adresse. Enchanté, du reste, monsieur, de votre démarche. Je suis tout à vos ordres.

Louis salua poliment.

—Ma visite, dit-il ensuite, a un autre objet plus important. Je vous avoue qne j'avais oublié une provocation soulevée par l'ivresse.

—Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria Henry.

—Je dis, monsieur, que si votre conduite dans la diligence n'a pas été celle d'un galant homme, vous êtes excusable, parce que vous ne possédiez pas votre saine raison.

—Une insulte chez moi !

—Ah ! monsieur le comte, vous avez trop d'esprit pour vous offenser de si peu. La vérité ne heurte que les gens mal appris, et...

—Trève de commentaires, monsieur. Le flegme ne m'en impose pas. Votre heure ?

—Un moment, monsieur le comte, un moment ; la cause qui m'amène est grave. Avant de nous disputer à propos d'une misère, laissez-moi vous expliquer le motif de ma venue.

—Parlez, monsieur ; mais, pour Dieu ! soyez bref. Je n'ai point de temps à dépenser.

—Monsieur le comte, je me nomme Louis Duchesnes.

—Que me fait !

—Sous-lieutenant au 4e Lanciers.

—Puis ?

—Je suis l'ami de Georges Duval.

—Ah !

—J'étais, jadis le fiancé de sa sœur, Lucie Duval, vous la connaissez, monsieur le comte ?

—Qu'est ce que cela a de commun avec...

—Cela, monsieur le comte, nous rapproche tous deux... de très près.

—Peste, monsieur ! s'écria Henry frémissant sous le regard que Duchesnes tenait cloué sur lui en laissant tomber une à une les paroles de ses dents.

—N'ayez pas peur, monsieur le comte, reprit l'officier, ne cherchez pas une arme, je n'ai pas dessein de vous tuer. Loin de là, je vous apporte le bonheur. Vous aimez Lucie Duval, elle vous aime ; je vous sacrifie l'amour que j'avais pour elle ; signez cet acte, et Lucie sera votre femme.

La voix du sous-lieutenant était nuancée d'intonations sarcastiques. Au lieu de prendre le papier qu'il lui tendait et qui contenait une promesse de mariage en due forme, de Moissac fit un mouvement pour se lever et s'enfuir. Mais la puissante main de Louis, s'abattant sur son épaule, le força de se rasseoir.

—Je n'ai pas fini, dit-il impérieusement.

Dominé par le magnétisme dont l'inondait son terrible adversaire, Henry essaya de cacher son ressentiment sous un sourire.

—Allons, cher monsieur, achevez votre élégie, dit-il en bâillant.

—Mon élégie, monsieur le comte, est terminée. Vous êtes l'auteur de la pièce, à vous les fruits de la paternité ; il ne s'agit plus que d'apposer votre griffe au bas du dénouement.

—Pourquoi, diable ! n'y mettez-vous pas la vôtre, beau lancier !

—Après vous, monsieur le comte.

—Oh ! je ne vous disputerai pas cet avantage !

—Monsieur le comte Henry de Moissac, cessons un badinage intempestif. Vous avez terni la réputation de mademoiselle Duval, je vous somme de l'épouser.

—Monsieur... Votre nom, s'il vous plaît !

—Louis Duchesnes, répondit l'officier domptant la colère qui commençait à le gagner.

—Monsieur Louis Duchesnes, je vous somme de déguerpir de chez moi.

—Pas avant que vous n'ayez....

—Sur le champ.

—Monsieur, dit le sous-lieutenant, vous aimez Lucie, n'est-ce pas ? sans cela vous n'eussiez pas compromis son honneur ! eh bien, ne la perdez pas à jamais, ne versez pas la honte sur une famille honnête ; soyez grand, soyez généreux, monsieur ; élevez Lucie jusqu'à vous. Sauvez la vie à sa pauvre mère, qui

mourrait de douleur si elle savait... Mon Dieu ! sa mère, si vertueuse, si sainte ! pauvre digne femme ! et son frère, Georges que vous aimez aussi, car vous êtes son ami, il me l'a dit... oh ! sauvez-le du désespoir ! Voyez, monsieur Henry, je suis à vos genoux, je vous prie, je vous conjure, moi un officier—je vous bénirai, si vous consentez à.....

—Bravo ! bravo ! s'écria le comte, en frappant des pieds ; impayable, mon cher Lieutenant ! Je paierais de dix années de ma vie la scène que vous m'offrez gratis. C'est du mélodrame premier choix !

—Misérable ! hurla Louis, se relevant et brûlant du revers de sa main la joue du comte.

—Au secours ! s'écria de Moissac.

—Oui, appelle, appelle !

—Monsieur, cette insulte...

—Nous nous battrons.

—De suite.

—Au pistolet.

—Au pistolet, reprit Henry recouvrant son impudence.

—A bout portant.

—Du tout, à vingt-cinq pas. Je ne veux ni assassiner, ni être assassiné.

—Lâche !

—Soit, mais je ne me bats que suivant les règles.

—Je te dis que nous nous battrons face à face, sans témoins.

—Cela ne me va nullement.

—Oh ! l'infâme ! grinça Louis.

—Vos épithètes sont superflues.

—Sortons.

—Excusez : dans deux heures il sera temps de vider notre querelle.

—Deux heures ! un retard ! !

—C'est à accepter ou à laisser.

—Dans deux heures donc !

—Oui, dit le comte, tirant sa montre. Il est midi, à deux heures ; comme cela j'aurai mon après-dîner libre.

—Le lieu ?

—Le bois de Saint-Geôme offre des ombrages fort propices. Si cet endroit vous convient ?

—J'y serai.

—Surtout, n'oubliez pas vos deux témoins, mon estimable lancier, dit Henry avec le persifflage qui lui était habituel.

—Vous serez servi à souhait, répondit Duchesnes en se retirant.

Tout à coup, il revint sur ses pas.

—Puis-je compter sur votre discrétion, monsieur ?

—Qu'entendez-vous par ma discrétion ? fit de Moissac en allumant un cigare.

—Les véritables motifs de notre duel ne seront pas divulgués.

—Mais nos seconds exigeront une explication.

—Notre affaire de la diligence.....

—Qu'à cela ne tienne, mon galant officier. A deux heures !

—Oui, à deux heures ! répliqua Louis d'une voix sourde.

Et il partit.

LEON G******.

(*La suite au prochain numéro.*)

La fille du peuple et l'ouvrier.

L'OUVRIER.

Où cours-tu pauvre fille?

LA JEUNE FILLE.

Là-bas, près du pont noir.

L'OUVRIER.

Qu'y faire? Et ta famille?

LA JEUNE FILLE.

Notre mère n'est plus et je suis sans espoir.

L'OUVRIER.

Eh quoi, n'est-il pas sur la terre
Des êtres généreux
Dont la parole est douce et la main salutaire!
Pourquoi ne pas aller vers eux?

LA JEUNE FILLE.

Le fleuve est bien plus doux, son onde est belle et pure.

L'OUVRIER.

Enfant, ce n'est pas l'eau qui lave une souillure:
Il faut le repentir.

LA JEUNE FILLE.

Le repentir... Oh! non, mais je crains l'avenir,
L'avenir sombre et noir pour une pauvre fille!
Si j'eus voulu de l'or, de ce métal qui brille,
J'aurais eu les grandeurs; mais non, c'eut été mal.
Mieux vaut la pauvreté, comme disait ma mère,
Avec notre innocence au parfum virginal.
Sois sage, m'a-t-elle dit, la vie est éphémère,
Et Dieu te bénira.

L'OUVRIER.

Enfant, crois à la providence,
Au ciel, ciel qui récompense
La vertu, l'innocence.

LA JEUNE FILLE.

J'y crois, car ma mère est là.

L'OUVRIER.

Enfant, crois au bonheur, le bonheur a des ailes
Qui peuvent t'emporter aux sphères éternelles,
Noyer ton âme errante aux délices sans nom,
Tirer l'ange déchu des griffes du démon.

LA JEUNE FILLE.

Le bonheur n'est qu'un mot et tout n'est que souffrance.

L'OUVRIER.

L'amour est le rayon qui dore l'existence.

J. GENTIL.

LA DERNIÈRE NUIT DU MAJOR ANDRÉ A NEW-YORK.

" *There is a sound of revelry by night.*"

La lune illuminait de ses rayons argentés les armes polies et le riche équippement d'une sentinelle portant l'uniforme écarlate des *Buffs*, le régiment par excellence à cette époque. Elle était en faction à la porte du jardin de la rue Greenwich, derrière la demeure de Sir Henry Clinton, commandant en chef des troupes anglaises en Amérique.

La haute taille de ce factionnaire et son bonnet de grenadier donnaient à son ombre des proportions gigantesques, vus à la brillante clarté de la pleine lune de l'hémisphère occidental.

De temps en temps il s'arrêtait, comme pour écouter les sons de la musique qui s'échappaient, par intervalles, de la résidence de Sir Henry, et ses pensées se transportaient vers son jeune âge et vers les beautés qui ornaient le bal du commandant. Le soldat passa une ou deux fois le revers de sa main sur ses yeux comme pour effacer une larme furtive qui roulait sous sa paupière. Sa mémoire le ramenait au milieu de sa famille dans la *joyeuse* Angleterre.

—Par St. Georges! murmura-t-il, à mi-voix, je ne pensais pas faire l'enfant! Le chant de cet air m'a rappelé le foyer domestique et le vieux Devonshire.

En disant ces mots, il entonna ce refrain militaire, que le général Wolfe, dit la tradition, chantait en remontant le St. Laurent, dans la nuit qui précéda sa mort aux plaines d'Abraham:

" Why, soldiers, why
Should we be melancholy boys,
Whose business t'is to die,..." &c.

Son timbre naturellement doux, devint tout à fait mélodieux, lorsque sans y songer, et oubliant sa faction, il se laissa entraîner à chanter à pleine voix. A quelque distance de lui, caché par les arbustes, se promenait un officier donnant le bras à une charmante jeune fille, qui venait de quitter la fête.

Comme le sort de ce brave officier forme une page mémorable de l'histoire de notre pays, mes lecteurs aimeront peut-être une description de sa personne. Il avait la taille plutôt petite qu'élevée, d'une tournure à la fois agréable, distinguée et martiale. Son visage était ovale et ses traits fort beaux. L'expression de sa physionomie dénotait la franchise et la sincérité. Il paraissait avoir à peu près trente ans. Un uniforme écarlate avec revers couleur de peau de buffle, culotte de la même nuance, des bas de soie blancs, tel était le costume de bal d'un officier à cette époque.

—Vous avez l'air tout mélancolique ce soir, major André, dit sa belle compagne. Par une soirée comme celle-ci, vous devriez être plus gai...

—Surtout en votre société, voulez-vous dire mademoiselle Beekman. Pardonnez-moi ma distraction apparente. L'idée que cette soirée sera peut-être la dernière que je passe à New-York, suffit pour me rendre triste, n'est-ce pas mademoiselle?

—Vous quittez New-York, major André? dit la jeune fille surprise. Allez-vous au sud avec lord Cornwallis?

—Un soldat, mademoiselle Beekman, ne doit jamais révéler le but de sa destination, particulièrement à ceux qui comme vous ont un léger faible pour leurs compatriotes rebelles. Je puis cependant vous avouer ceci—je ne me rends pas au sud.

—Quelque nouveau plan de Sir Henry, je parierais, dit-elle en riant. J'aime Washington, c'est vrai; quoique mon père reste fidèle à son allégeance au roi Georges, j'admire notre républicain Georges—Georges, notre soldat de la Virginie.

—Je ne sais si je ne dois pas vous estimer d'avantage pour de tels sentiments, reprit André; il est naturel d'aimer son pays. Washington est un brave soldat, et, d'après tout ce que j'ai entendu dire, un honnête homme. Mais malgré tout cela il n'a pas le droit de prendre les armes contre son souverain légitime, et lorsqu'il sera fait prisonnier, comme il le sera, il terminera ses jours sur un gibet.

—Je vous gage cette rose, dit la jeune fille souriante, en arrachant une fleur de ses cheveux, contre le premier roman nouveau que vous recevrez de Londres, que vous subirez cette peine avant lui—et vous savez que cela est impossible, major; car mes compatriotes traitent les soldats du roi avec le plus grand respect, quand ils sont prisonniers. On ne pend que les espions, et ni Washington ni vous, ne ferez probablement ce métier.

Un spasme sembla agiter tout à coup les membres de l'officier, car il trembla pendant un instant comme la feuille. Sa jolie compagne se rappela longtemps cet incident en racontant son malheureux sort.

—Vous êtes souffrant, major ! rentrons.

—Non, non, reprit-il faiblement ; ce n'était qu'une affection nerveuse momentanée, elle est passée maintenant. L'esprit humain, mademoiselle Beekman, est quelquefois frappé par le pressentiment d'un malheur, sans cause réelle, et qui nous fait frémir sans que nous sachions pourquoi. Ma santé est physiquement aussi bonne qu'elle a jamais été. La nuit est magnifique, la scène dans les salons de Sir Henry est enchanteresse; mais, malgré tout cela, j'éprouve dans tout mon être une pesanteur dont je ne puis me débarrasser. J'aperçois un danger devant moi ; cependant je ne sais que faire pour l'éviter ou l'affronter, et quoique éloigné, il me paraît distinct et palpable. Ah ! cette chanson...

A ce moment la voix harmonieuse de la sentinelle portait suaves à l'oreille les mots de la chanson dont nous avons parlé, et pendant que le soldat chantait, le major et la dame qui l'accompagnait, parurent tout à coup devant lui. Le militaire s'arrête aussitôt, présente les armes, et reste immobile, dans la position d'un inférieur vis-à-vis de son supérieur.

—Allez, allez, Whitley, continuez votre chanson, lui dit le major ; dans une soirée comme celle-ci je ne suis pas étonné que vous vous sentiez disposé à chanter. Je répondrai pour vous au sergent de ce manque de discipline.

—J'aimerais beaucoup à l'entendre tout entière, soldat, ajouta la dame.

—Je n'en sais, reprit la sentinelle, que ce que j'en ai appris en l'entendant chanter par le major André lorsque j'étais de service à son quartier. Peut-être, madame, consentira-t-il à vous la chanter ?

—J'insiste, major André,—je n'admets pas d'excuse.

—Eh bien, mademoiselle, je ne vous refuserai pas, mais je ne saurais égaler Whitley, comme vous le verrez bientôt.

Il commença alors et chanta avec beaucoup d'âme et de goût. La splendeur calme de la nuit, l'air mélancolique, et l'expression qu'il prêtait aux paroles de la chanson, s'unissaient pour lui donner un grand effet. Comme il achevait, il fut surpris d'entendre des voix nombreuses lui criant,—bravo André !—excellent ! superbe ! De fait il était entouré par le plupart des invités du bal, qui avaient saisi l'occasion d'une pause entre les danses pour visiter le jardin.

—Très bien, André ! lui dit un monsieur riche d'embonpoint et en uniforme militaire, portant une large étoile sur la poitrine ; vous jouirez maintenant du titre de maître de chansons aussi bien que de celui d'adjudant général des troupes de sa majesté en Amérique. Mais voyons, votre politesse et votre gaieté m'ont l'air d'être en congé ce soir.—La baronne de Reidesel a cherché son partenaire de tout côté, ce soir. Entrez donc, mon cher, entrez donc.—Mademoiselle Beekman, me feriez-vous l'honneur d'accepter mon bras ?

—J'ai été négligent ce soir, Sir Henry, et je veux immédiatement réparer mes torts, répliqua André.

Il rentra et valsa avec la baronne de Reidesel, femme du général hessois, qui commandait en second sous Burgoyne à Saratoga. Ce fut la dernière valse et la dernière scène de bal où prit part le major André—cette nuit du 19 septembre, 1780.

La fête était finie, les invités étaient partis, et il faisait presque jour, lorsqu'André sortit du cabinet particulier de Sir Henry Clinton, et s'arrêta sur le seuil de la porte qui faisait face au Bowling Green.

—Maintenant, mon cher major, dit Sir Henry, je vous fais mes adieux. Puissent

vos efforts être couronnés de succès! Si votre entrevue avec Arnold se termine comme nous avons lieu de l'espérer, Westpoint est à nous et une commission de général vous attend, major John André. Soyez prudent, je vous en supplie.

—Adieu! Sir Henry—je pars pour servir mon roi et mon pays. Si je..... mais non je ne le dirai pas. Adieu, monsieur!

Il serra la main que lui tendait Sir Henry Clinton avec émotion, et en traversant la rue il reçut pour la dernière fois, le salut d'une sentinelle anglaise. André porta la main à son chapeau et s'éloigna. Au bord de l'eau il sauta dans une embarcation et fut bientôt sur le pont du sloop de guerre le *Vulture*, pour se rendre à son entrevue avec Arnold.

A peine dix jours s'étaient-ils écoulés que le soldat au noble cœur était accroché au gibet. Ses rêves de gloire étaient à jamais ensevelis dans la cendre et la poussière du tombeau. Quarante ans après ses os furent apportés à New-York, pour être transférés sous un magnifique mausolée, dans l'abbaye de Westminster.

Quoique notre ennemi, nous respectons la mémoire d'un homme brave, et nous regrettons qu'un tel homme ait été la victime d'un traître comme Bénédict Arnold!

Il y a quelque chose de si touchant dans la dernière lettre d'André à Washington, que nous regrettons presque que ce dernier ne lui ait pas accordé sa demande de mourir en soldat:

"Jappan, 1er octobre, 1780.

"Monsieur,—Elevé au-dessus de la crainte de la mort par la conscience que ma vie n'a été employée qu'à des entreprises louables, et n'a jamais été souillée par une action susceptible d'éveiller les remords, j'ose espérer que la requête que je transmets a votre excellence en un moment aussi solennel, et qui doit adoucir mes derniers instants ne sera pas rejetée. La sympathie pour un soldat engagera, j'en suis certain, votre excellence et le tribunal militaire à adapter le genre de ma mort aux sentiments d'un homme d'honneur.

"Permettez-moi d'espérer, monsieur, que si mon caractère peut vous inspirer quelque estime pour moi—que s'il existe dans mon malheur quelque chose qui me pose comme victime de la politique et non du ressentiment; j'éprouverai les effets de ces sentiments de votre cœur, par la nouvelle que je ne mourrai pas sur le gibet.

"J'ai l'honneur d'être, de votre excellence le très humble et obéissant serviteur.

"John André."

A midi précis, le 2 octobre, 1780 il était pendu à Jappan. Le jour de la mort d'Arnold, longtemps après, l'arbre qui ombrageait la fosse solitaire d'André, fut atteint de la foudre et mis en pièces.—*Légendes et traditions de New-York, par Henry A. Buckingham.*

Traduit par H******

PENSÉES DIVERSES.

Les succès de beaucoup de gens de lettres en ont égaré beaucoup dans cette carrière: tous se sont flattés de jouir des mêmes agréments, et plusieurs se sont trompés, soit qu'ils eussent moins de mérite, soit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, et leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auraient réussi si ils y étaient entrés d'abord. Par là, l'état a perdu de bons sujets, sans que la république des lettres y ait rien gagné.

Duclos.

A tout ce que l'esprit conçoit de plus magnifique, des penchants grossiers s'opposent incessamment.

Profitez du temps, il passe si vite! Mais l'ordre vous apprendra à en gagner.

A cheval donné, on ne regarde pas la bouche.

Goethe.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, avril 1854.

Monsieur le rédacteur,

La nature commence à changer de vêtements, l'hiver secouant ses frimas fait place à une chaleur bienfaisante, qui ne tardera pas à vivifier la nature.—L'approche du printemps, c'est la naissance des poètes, l'épanouissement de la pensée, et la dilatation du cœur. Daphnis et Chloé vont reparaître sur les coteaux fleuris, et Tytire, couché à l'ombre d'un hêtre touffu, va écouter les modulations du pipeau de nos chanteurs modernes: ces chanteurs se nomment Joseph Autran et Gérard de Nerval. *Laboureurs et Soldats*, *Lorély*, les *Filles de feu*, tels sont les airs que vont résonner les pipeaux. On disait si bien, chaque jour: la poésie est morte! que je n'osais plus ouvrir un de ces livres à colonnes alignées qu'on appelle des vers, où la rime succédant à la rime, semble plutôt un essai de monotonie, qu'un champ libre ouvert à la pensée. Combien j'étais trompé!.... O muses! on a tant de fois sali votre pinceau, on vous a tant de fois travesties en badigeonneuses de vieilles murailles que j'ai été pris au piége; et il m'a fallu tout mon courage pour gratter la première couche de la couverture du livre d'Autran, et m'apercevoir que l'intérieur était en belle et bonne pierre de taille, que votre pinceau avait été remis à neuf, et que l'appartement était décoré des plus gracieuses images.

Sans plus de préambule, je vais, pour commencer ma série de correspondances, rendre compte de *Laboureurs et Soldats*, puis je passerai à la poésie *en prose* de Gérard de Nerval, l'homme aux conceptions bizarres, à la teinte germanique, et dont j'ai pris plusieurs fois les ouvrages pour une traduction de Gœthe, de Tieck ou de Uhland.

Ces feuilles volantes sur lesquelles j'écris, et qui constitueront dans quinze jours une lettre parisienne, n'arriveront peut-être jamais sous les yeux de mon poète; mais je serai heureux, en secret, d'avoir rendu hommage à un véritable talent, et si mes lecteurs se donnent la peine d'acheter son petit livre, ils me sauront gré de leur avoir procuré un moment de douce sensation en éveillant leur curiosité.—La renommée d'Autran reposait jusque alors sur trois œuvres principales: *Milianah*, ou la guerre d'Afrique, célébrée dans le courage de ses intrépides héros; la *Fille d'Eschyle*, ou la peinture des passions humaines sous le ciel d'azur de l'ancienne Grèce, et les *Poèmes de la mer*, c'est-à-dire le murmure des vagues, le cri des goëlands et l'horreur des abîmes sans fin. Aujourd'hui, rentrant dans une sphère plus champêtre, nous nous trouvons au milieu de ces tableaux agrestes que vous connaissez tous,—le laboureur au milieu de sa famille. —Un de ces orgueilleux blasés, qu'on appelle hommes du monde, après avoir joui de tous les plaisirs, après avoir vu s'enfuir une à une les illusions de sa jeunesse, quoique jeune encore, veut se donner la mort. Le suicide, au point de vue moral, est une lâcheté; jamais je n'en ferai l'apologie! Armand, c'est le nom de cet homme du monde, ou du moins c'est le seul nom sous lequel il est désigné, a cependant la conscience de l'action qu'il veut accomplir, car au lieu de terminer sa vie par un coup d'éclat qui fasse parler de lui longtemps, il cherche un coin obscur pour faire abandon de son corps à la mère commune, la terre.—Que redoute-t-il? Les rires sardoniques de ceux qu'il a fréquentés, sans doute! car les mêmes qui partagent votre table et votre bourse sont les premiers à se moquer, quand vous ne leur êtes plus utile à rien.—Le soir, par un de ces silences de la nature qui causent un froid glacial dans l'âme, Armand arrive auprès d'une ferme et se trouve au milieu d'une cérémonie religieuse; un prêtre vénérable portait le saint-viatique à un vieux métayer. O prodige de la croyance! Armand met un genou en terre, ses souvenirs se réveillent, des larmes coulent sur ses joues blafardes, amaigries par la luxure, et il suit le cortége. Je ne décrirai pas scène par scène ce poème, qui est un monde tout entier de pensées saisissantes et de tableaux tracés sur ce que la nature a de plus vrai; toujours est-il, qu'après la mort du metayer, l'homme blasé prend soin de sa veuve, dans laquelle il a reconnu sa nourrice, consacre sa fortune à secourir sa famille, marie la charmante Marcelle avec son amoureux, puis enfin, donne un rempla-

çant à Maurice, le soldat qui gémit loin de sa famille; et, quand tous sont heureux, quand tous le bénissent et qu'il ne songe plus au suicide, il part à son tour rejoindre les phalanges guerrières...

" Six jours après, Armand débarquait en Afrique,
" Il saluait ces bords où la France héroïque
" De nos jours a versé le plus pur de son sang:
" C'est lui qui de Maurice était le remplaçant."

Cette histoire m'a profondément ému; c'est un des livres dans lequel j'ai trouvé la simplicité la plus franche unie à un talent sublime! Merci, Autran, d'avoir semé deux heures d'oubli dans le cours de mon existence, pendant que j'ai lu votre livre! Désormais je serai à l'affût de vos boutades poétiques; oui! je dis boutades, car vous n'écrivez pas assez souvent. Après ça, la quantité ne fait pas la qualité.

Gérard de Nerval, je le répète, est le poète prosateur; et certes cette poésie-là a bien son beau côté, qui consiste dans la richesse de l'imagination. De chaque pays qu'il a parcouru il nous a laissé une trace ineffaçable; les *Femmes du Caire* et les *Nuits du Rhamadan* nous transportent avec lui au milieu de l'atmosphère luxueuse de l'Orient, et font oublier que c'est le même homme qui a écrit les *Mémoires* du vénitien Carlo Gozzi, dans lesquels nous retrouvons les aventures de l'auteur. La manière d'écrire de Gérard de Nerval consiste à échauffer peu à peu son style, auquel il fait prendre des nuances ardentes, sans jamais rien perdre de toute sa clarté. Théophile Gautier s'est servi à son égard d'une expression bien juste, en disant qu'il " écrivait un conte d'Hoffmann avec la plume de Cazotte." En effet, on dirait que dans l'ardeur de la composition il reçoit la visite d'un inconnu qui lui parle en signes maçoniques, et qui est tout étonné de se voir compris sans qu'on puisse lui répondre! Je ne donnerai pas l'analyse de *Lorély* et des *Filles de Feu*: ce sont des contes et des voyages qui ont déjà paru à différentes époques de la vie de l'auteur, et qu'on peut retrouver quand Gérard de Nerval se nommait alors Fritz ou Aloysius Block.—A cette époque-là, Lamennais était presque inconnu, et la mort a passé sur sa tête après l'avoir élevé sur le plus haut pavois de la renommée et de la gloire populaires! Mais Lamennais n'appartient pas tout à fait à l'histoire, les portes du Père-la-Chaise sont à peine fermées sur son cercueil, attendons un peu pour parler de ses œuvres.

Esquissons, pour terminer, quelques nouvelles diverses de notre beau Paris, au-dessus duquel j'ai vu, ce soir, la lune briller dans tout son éclat, chose rare!...

Le feu a pris à l'Hôtel-de-Ville; grâce à de prompts secours on s'en est bientôt rendu maître, et l'on a eu aucune perte fâcheuse à regretter.

Le feu a pris... aux jupes d'une chanteuse du concert de la rue Dauphine; elle en a été quitte pour une légère brûlure à la jambe, et pour appeler l'attention universelle sur l'établissement du concert qui possède un collier de femmes charmantes, dont une, entre autres, fait l'admiration des peintres par sa belle chevelure blonde!

D'accidents en accidents, j'arrive à mademoiselle Julie Tesseire, artiste vagabonde, qui refuse un rôle au VAUDEVILLE, sous prétexte qu'on veut l'habiller en feuilles de vigne (*sic*) dans les *Vins de France*, et qui en refuse un autre au PALAIS-ROYAL, dans la *Marquise de Tulipano*, sous le prétexte, moins plausible encore, qu'on la fait descendre sur une échelle, au milieu de la pièce, et qu'elle expose ainsi la finesse de sa jambe à l'œil du spectateur (*sic, sic.*) Qui diable s'en serait plaint? Mais M. Jules Janin prétend qu'elle a été convertie par le père Veuillot... on en est à se demander quel théâtre voudra lui donner un asile. O réclame, ce sont là de tes coups!

TURPIN DE SANSAY.

AXIOME.

La satisfaction d'une passion laisse toujours vide dans le cœur la place qu'elle y occupait.

GABRIEL FERRY.

LA FEMME. (*)

Jugée par les grands écrivains des deux sexes, ou la FEMME devant DIEU, devant la NATURE, devant la LOI et devant la SOCIETE.

(*Suite.*)

Les affections de l'âme, les pensées et la variété des désirs, donnent mille charmes à la beauté. Elles animent les regards, les gestes, les attitudes ; les yeux surtout, les sourcils et la bouche, sont les parties du visage qui reçoivent le plus d'expression. Les yeux sont le miroir de l'âme ; rien de plus séduisant que les regards animés par la tendresse ou par la douceur, par l'espoir et le désir, par la candeur et l'ingénuité. Les affections tendres et honnêtes donnent un lustre infini aux grâces naturelles, par la sérénité qu'elles répandent sur le visage ; mais l'union la plus parfaite, celle dont la beauté tire son plus grand prix, est celle de la modestie, de la sensibilité, de la douceur et de l'innocence. Chacune de ces qualités suffit pour plaire, et leur assemblage est le comble et le prodige de l'expression.

Il est des FEMMES qui sont jolies avec un œil louche, un nez retroussé, de grosses lèvres et des sourcils chinois.—Qu'y a-t-il en elles ?—L'expression,

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

(Etienne de Neuville.)

Les grâces suppléent à la beauté et se font mieux sentir qu'elles ne s'expriment : c'est un secret merveilleux et une espèce de mystère dans la nature. Une FEMME plaît : on parcourt en détail tous ses traits ; elle n'en a pas un seul qui caractérise la beauté ; cependant elle plaît ; elle plaît même davantage qu'une personne réellement belle. C'est un don naturel, un je ne sais quoi ; en un mot, elle a des grâces. Ces grâces consistent peut-être dans un certain tour tout décent, aisé, naïf et vrai, qu'elle donne à tout ce qu'elle dit et fait. La bouche est le siége des grâces, et le sourire est leur plus belle production.

Les grâces sont de la nature, la grâce peut être l'ouvrage de l'art. Les exercices de la jeunesse, tels que la danse entre autres, assouplissent le corps, en rendent les mouvements plus aisés, plus libres, et lui donnent par conséquent de la grâce. L'usage du monde forme aussi les jeunes personnes, et suffit quelquefois pour leur donner de la grâce ; mais les grâces ne s'acquièrent point. Cependant beaucoup de gens les confondent, et sans trop démêler ce que c'est relativement ou absolument, les grâces ou la grâce sont les mots qu'on a le plus souvent à la bouche. Les grâces se trouvent surtout dans les manières ; ces dernières naissent à chaque instant, et peuvent à tous les moments créer des surprises. Une FEMME ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

Les grâces naturelles, chez les FEMMES, ont le don de tout embellir ; mais ces grâces sont très rares.

Les FEMMES à qui les grâces sont échues en partage, sont d'autant plus séduisantes, qu'elles mettent toujours de l'art dans leur conduite, par instinct, par projet ou par habitude.

La beauté sublime, qui ne consiste pas seulement dans la douceur moëlleuse d'une peau satinée, dans la couleur fleurie d'un teint de lis et de roses, dans la langueur séduisante des yeux humides, dans la vivacité piquante des yeux pleins

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de mars et avril 1854.

d'un feu malin, mais consiste encore plus dans la juste proportion des traits et dans leur assortiment le plus touchant, cette beauté se trouve plus fréquemment dans les pays qui jouissent d'un ciel pur, plus fertile et plus bénin. L'Italie renferme plus de belles personnes que la France ; la Sicile, ou plutôt Malte, produit plus de belles FEMMES que l'Italie ; l'Ionie en voit plus naître dans son sein que toutes les autres îles de la grande et de la petite Grèce, parce que le climat y est plus doux ; l'on y jouit d'un printemps perpétuel, la température de l'air y est plus constante et plus soutenue que dans le reste de la Grèce, la figure y est par conséquent moins altérée par les maladies.

Les grâces, l'air et le bon ton des Françaises, et surtout des Parisiennes peuvent, ainsi que leurs modes, servir de modèle par toute la terre.

Les Anglaises sont généralement trop blanches, ce qui fait qu'elles paraissent fades ; mais elles ont tant de sentiment qu'elles méritent bien du retour.

Les Allemandes pèchent souvent par trop d'embonpoint ; mais elles ont beaucoup de sincérité et de douceur, et peut-être aussi quelquefois un peu trop d'ingénuité ; elles conservent longtemps leur fraîcheur.

Les Italiennes abondent en sentiment, et quand elles ont de l'éducation, elles sont infiniment aimables : quoiqu'elles soient brunes, elles se passent bientôt.

Les Espagnoles sont tendres, sincères et pleines de feu ; mais elles pèchent souvent par le contraire des Allemandes, c'est-à-dire par la maigreur : les Espagnoles se passent aussi bientôt, de même que les Italiennes. Il est à présumer que les unes et les autres se soutiendraient plus longtemps si elles étaient formées plus tard qu'elles ne le sont.

Trop de feu chez les Grecques empêche qu'on ne s'attache à elles autant qu'elles le méritent d'ailleurs par les agréments de leur figure.

Une Russe aimable ne l'est jamais médiocrement.

Les Polonaises ont plus de vivacité que les Allemandes, et elles ont assez d'agrément pour plaire et assez de mérite pour se faire aimer ; mais comme elles s'attachent plus volontiers à Diane qu'à Vénus, leurs succès répondent à leur goût.

Les FEMMES turques sont jolies en général ; et dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de FEMMES qui n'aient le teint frais comme une rose, une peau blanche, polie et douce comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. (Belon.)

Les Françaises sont-elles belles ? On peut croire que non ; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas. Sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

On peut bien dire pourquoi une FEMME paraît généralement belle, mais il serait impossible de trouver la raison qui la rend plus agréable à une personne qu'à une autre. Comment expliquer ce rapport inconnu entre nos organes et l'objet qu'ils aperçoivent ? C'est vouloir découvrir pourquoi l'on préfère le rouge au noir. Cependant l'on pourrait dire qu'une FEMME a toujours de la beauté lorsque l'ensemble de ses traits peint la douceur, la candeur et l'honnêteté. (Mme Necker.)

Oui, la mission noble et sainte d'une FEMME, c'est de perpétuer l'œuvre de Dieu, d'enfanter à la vie l'homme, le roi de la nature, le fils chéri de la Divinité. Et quand un enfant du sexe vient à la lumière, Dieu dit : Voilà une mère ; quand elle meurt, il ajoute : Cieux, ouvrez-vous, voilà une mère ! La FEMME n'a pas d'autre nom dans le langage du ciel.

On dirait que les FEMMES ressemblent aux fleurs, qu'elles ne sont faites que pour plaire. Les premiers mots qui viennent frapper leurs oreilles sont des éloges de leur beauté ; on leur parle de parure, de grâces, d'agréments : elles

ne songent donc qu'à conserver la fraîcheur de leur teint, qu'à cultiver ou embellir leurs attraits. On leur répète sans cesse que l'empire de l'univers appartient à la beauté ; qu'un beau visage est le plus beau de tous les spectacles : les plus modestes croient qu'il est contre la nature de négliger ses dons ; elles prennent des manières brillantes ou de petits airs ; un roman ou des chiffons, voilà leurs occupations. Elevées ainsi dans la mollesse et dans la plus sotte vanité, elles se livrent au monde et à ses fausses opinions.

Un beau visage peut être le plus beau des spectacles aux yeux de l'humanité en général ; mais ce n'est jamais qu'un spectacle, qu'un plaisir passager et momentané, pour ceux même qui, contents d'admirer un beau front, d'idolâtrer une belle statue, s'empressent peu de connaître ce qui l'anime ; pour ceux même qui, satisfaits d'un peu de matière, d'une écorce, d'un physique, d'une enveloppe qui les éblouit un moment, négligent de chercher les vrais charmes, d'apercevoir l'essentiel, le solide, l'indispensable, le mérite, l'objet et la fin de toute existence...

Le vrai beau, le plus beau de tous les spectacles, est une belle âme ; elle est le plus durable et le plus touchant : la vertu et la vérité, qui en sont l'essence, ont un extérieur et des signes certains qui ne sauraient tromper. L'âme véritablement belle est aussi apparente que les traits qui frappent nos yeux ; on l'aperçoit, on la voit, on la suit, on l'admire dans tout ce qu'elle pense, dans tout ce qu'elle est ; on l'imite lorsqu'on désire d'être vertueux, et on désire bien rarement de l'être quand on est bien persuadé et si convaincu qu'elle est l'image, et la seule image sensible de cet Etre suprême qui la créa, et qui ne la créa que pour lui.

Un beau garçon, dit Plutarque, ayant vu Théano, FEMME de Pythagore, montrer le coude pendant qu'elle s'habillait, et s'étant écrié : *Voilà un beau bras*, elle répondit : *Il n'est pas au public*. La même Théano ayant été interrogée sur le devoir d'une FEMME vertueuse, et quel usage elle pouvait faire de la beauté, répondit que ce devoir et cet usage étaient bien faciles, puisqu'il ne s'agissait que de plaire à son mari.

La beauté seule n'est que faste, qu'orgueil, que fierté, que légèreté ; elle attire moins qu'on ne croit ; elle éloigne à coup sûr tout ce qui est vraiment sage et capable de réflexion. Une belle FEMME qui n'est que belle, n'a rien d'agréable ni de solide ; elle se regarde comme une idole : lui refuser de l'encens est un crime, et toujours le crime des gens vertueux ; le lui prodiguer est un tribut : cette adoration, qu'elle attend, qu'elle exige de tout ce qui l'environne, la flatte peu ; le déni du culte l'offense ; elle est impérieuse, inconstante et diverse avec tout ce qu'elle subjugue et qui la contemple ; elle abhorre tout ce qui la brave et la voit d'un œil indifférent ; sa vie est agitée et malheureuse, et le choix qui la termine est presque toujours détestable.

On ne juge presque jamais les jolies FEMMES avec équité. Les jeunes gens qui les aiment et à qui elles cherchent à plaire trouvent de l'esprit et des grâces dans tout ce qu'elles font ; ceux au contraire qui sont revenus des folies de la jeunesse, et qui n'ont plus de prétentions à la galanterie, ou qui en auraient en vain, les trouvent en général plates et ridicules ; le bruit et le papillotage de tout ce qui les environne, le ton de décision joint à l'étourderie qui règne dans leurs discours, tout contribue à les leur faire mépriser. Il faut donc nécessairement attendre qu'une FEMME cesse d'être jolie pour pouvoir juger sainement de son mérite et de ses talents.

La plupart des FEMMES sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur : telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes ,serait plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant ; cela n'est point étonnant : la première vertu, selon les

FEMMES, c'est de plaire aux hommes, et, pour plaire, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Une preuve que la mode exerce sa funeste influence sur la beauté, c'est qu'il y a un siècle à peine, on appelait jolie FEMME celle qui avait de petits yeux vifs et effrontés, un nez retroussé, un *minois de fantaisie*, un air chiffonné, de la légèreté, et même de la maigreur. Ce qui était *beauté* alors serait tout au plus aujourd'hui de la gentillesse ; car, de nos jours, pour avoir et mériter le titre de jolie FEMME, il faut posséder de grands yeux fendus en amande et exprimant la douceur et l'honnêteté, un nez plus long que court, une bouche gracieuse, un air à la fois noble et simple, une taille proportionnée à la grosseur du corps, de l'aisance dans la démarche, et un peu d'embonpoint.

Voulez-vous posséder une compagne aimable ?
En biens, en talents, en beauté,
Cherchez la médiocrité.
Que son cœur soit inappréciable.
Défiez-vous surtout de la célébrité ;
Le silence et l'obscurité
Rendent seuls le bonheur durable.
On ne possède point une FEMME adorable :
Ce domaine appartient à la société.

Mais une bonne FEMME est une rareté
Dont la simple apparence et la valeur modeste
Ne tentent pas la vanité.
Laissez-la s'éblouir d'un éclat emprunté ;
La beauté fuit, la bonté reste,
Et le temps fait chérir la médiocrité.

(Demoustier.)

Comme on s'accoutume à la beauté, on peut s'accoutumer à la laideur : ainsi quiconque veut se marier ne doit point se soucier d'épouser une FEMME qui ne soit point belle.

On peut être touché de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, qu'on se borne à les voir et à leur parler.

La beauté sans grâces est un hameçon sans appât.

(Ninon de Lenclos.)

Diogène, voyant une méchante FEMME qui avait de la beauté, disait : " Voilà une belle maison pour un mauvais hôte." Il comparait les belles FEMMES qui sont fâcheuses et chagrines à des vases d'albâtre où l'on conserve du vinaigre.

(Le P. Joly, capucin.)

L'empire des cœurs est le sujet de l'ambition des FEMMES : elles veulent être belles à quelque prix que ce soit : elles s'exposent aux rigueurs du froid pendant qu'elles font leur toilette, se font arracher les cheveux qui ne sont point à leur fantaisie, se font quelquefois enlever la peau pour acquérir plus de blancheur ou de délicatesse ; enfin elles donnent la torture à leur tête et à leur visage.

Lorsque la vertu et la modestie viennent relever les attraits d'une belle FEMME, sa beauté l'emporte sur les étoiles du firmament ; son sourire est plus délicieux qu'un jardin de roses ; dans ses yeux se peint l'innocence ; ils sont plus doux que ceux de la tourterelle ; la candeur et la vérité résident dans son cœur.

(Grégory.)

La beauté est le premier présent que la nature nous donne, et le premier qu'elle nous enlève.

(Méré.)

Quand on est aimé d'une belle FEMME, on se tire toujours d'affaire.

(Voltaire.)

Rien n'est plus triste que la vie des FEMMES qui n'ont su être que belles, car rien n'est plus court que le règne de la beauté : il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle FEMME et une qui ne l'est plus.

(Fontenelle.)

Une belle FEMME plaît aux yeux, une bonne FEMME plaît au cœur : l'une est un bijou, l'autre est un trésor. (Napoléon.)

La beauté est une fleur dont la bonté est le parfum.

Le premier mérite des FEMMES vis-à-vis de la plupart des hommes est d'être jolies, et le plus grand plaisir des FEMMES est de se l'entendre dire.
(Mme d'Arconville.)

Une FEMME qui a réuni l'esprit à la beauté, et qui n'est plus belle, est comme une fleur qui a perdu ses couleurs et conservé son parfum. (Beauchène.)

Une belle FEMME sans pudeur est une rose sans parfum. (Id.)

La beauté sans la pudeur est une fleur détachée de sa tige. (Boïste.)

Les dangers d'une jeune personne sont toujours en proportion de sa beauté.

Il semble que les FEMMES n'aient été créées que pour nous tourmenter, puisqu'un homme ne peut être heureux ni avec elles ni sans elles.

On remarque que toutes les belles FEMMES affectent l'air indolent, et que toutes les petites maîtresses se piquent de vivacité.

Chez les FEMMES, la beauté plaît, l'esprit amuse, le caractère attache, la sensibilité passionne.

La beauté étonne plus qu'elle ne touche : une jolie FEMME frappe à coup sûr et blesse sans remède.

Une FEMME dont la grande beauté éclipse celle des autres est vue avec des yeux différents par autant de personnes qu'elle est regardée : les jolies FEMMES la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieilles avec regret, les jeunes gens avec transport.

La beauté est l'objet le plus ordinaire de l'ambition des FEMMES, parce qu'elles savent tous les avantages qu'elles en peuvent tirer. Il faut cependant convenir qu'une FEMME aimable, quoique laide, fait souvent de plus fortes passions qu'une beauté qui devient maussade à force d'être renchérie.

Le peintre en portrait, pour réussir chez les FEMMES, doit rajeunir les vieilles figures, embellir les jeunes, donner aux blondes la vivacité des brunes, et à celles-ci l'air tendre et langoureux des autres. Cet art est difficile, mais les FEMMES veulent être ce qu'elles ne sont pas.

Il faut juger de la beauté d'une FEMME qu'on n'a point vue moins par les louanges exagérées des hommes que par l'amère critique des FEMMES.

Les FEMMES célèbres par quelque beauté ont toujours la sottise de prendre la frivole curiosité du public pour de la considération.

Etranger à tous les usages du monde, Nicole ne fit jamais qu'un compliment à une FEMME, et ce fut sur ses beaux petits yeux et sa belle grande bouche.

Si les FEMMES soignent trop leur beauté, c'est que nous ne les aimons guère qu'à cause de cela. (Alfred Bougeart.)

La beauté avait le plus grand empire sur le maréchal de Richelieu. Quand mademoiselle Colombe, de la Comédie-Française, manquait au public ou à ses camarades, il répondait aux plaintes qu'on venait lui porter : Que voulez-vous que je lui dise ? elle est si jolie !

On demandait à Aristote : Qu'est-ce que la beauté ? Une définition ne lui eût pas coûté beaucoup. Laissons, dit-il, faire cette question à des aveugles.

M. de Maupertuis, prisonnier en Autriche, fut présenté à l'impératrice-reine, qui lui dit : Vous connaissez la reine de Suède, sœur du roi de Prusse ?—Oui, madame.—On dit que c'est la plus belle princesse du monde ?—Madame, je l'avais cru jusqu'aujourd'hui.

De tous les livres que nous avons lus, aucun n'a consacré un chapitre spécial à la laideur, et pourtant il nous semble que ce vice, ce défaut, cette douleur de la FEMME, aurait dû attirer l'attention des moralistes et des philosophes.—J.-J.

Rousseau dit que dans le mariage, une laideur aimable est préférable à la fière beauté. Tous les hommes sensés s'accordent aussi à penser qu'en fait de beauté la médiocrité doit avoir la préférence. Et voici sur quoi ils se fondent : c'est qu'une belle FEMME veut qu'on l'aime et qu'on l'admire pour ses qualités physiques, tandis qu'une FEMME laide s'attache à perfectionner son moral, à se rendre aimable par mille petits soins qui font le charme de la vie conjugale et de la vie sociale : il n'y a pas de jour, d'heure, de minute qui n'enlève à l'une une partie de ses attraits, et ne fasse gagner à l'autre ce que celle-ci a perdu. La puissance de l'une est en raison inverse avec celle de l'autre. Une belle FEMME veut qu'on l'aime ; une FEMME laide cherche à se faire aimer : l'une est un tyran qui veut s'imposer ; l'autre, une amie qui cherche à s'insinuer dans notre cœur à force d'attentions délicates, de caresses si désintéressées, que bientôt la FEMME laide a disparu, et que nous ne voyons désormais près de nous que la plus tendre, la plus précieuse et la plus sincère des amies.

La laideur prévient contre ceux qui ont cette disgrâce de la nature.

Il faut bien de l'agrément, bien des ressources dans l'esprit pour faire passer ce défaut, tout faible qu'il est, ou plutôt qu'il devrait être. Voilà les désavantages de la laideur : mais qu'elle est utile d'ailleurs !

Une FEMME constatée laide le sait ordinairement ; et si par hasard elle s'en faisait accroire là-dessus, le monde la désabuserait bientôt.

Cette FEMME sait donc qu'elle est laide ; elle sent en même temps à quoi cette laideur l'engage pour vivre dans le monde.

Elle s'occupe de perfectionner son caractère, sa raison, son esprit ; c'est sa toilette.

Elle veut réunir le solide et l'agréable ; rien ne lui échappe des soins qui plaisent dans la société ; elle en fait une étude ; puis elle s'en forme une habitude.

Elle devient enfin une FEMME extrêmement aimable, dont tout le monde recherche l'estime et l'amitié.

Elle s'est procuré du côté de l'esprit une valeur bien plus réelle, plus durable, et plus véritablement flatteuse que la beauté qui lui a été refusée par la nature.

Joignez à cela qu'elle se doit à elle-même tous ces avantages ; qu'elle les a acquis, et que son mérite est entièrement à elle, et ne dépend pas d'un goût arbitraire ni d'une distribution du hasard, comme la beauté.

Cette FEMME donnerait envie d'être laide, si toutes celles qui le sont faisaient un aussi bon usage de ce petit malheur.

Il ne tient qu'à elles ; la beauté n'intéresse que les sens, et n'a de pouvoir que sur eux. L'empire de l'esprit est celui de l'âme ; ses charmes, loin de se faner, se renouvellent à chaque instant.

Une âme bien composée, que la raison, l'esprit et le jugement ont formée, est le partage de la laideur, quand elle sait prendre le bon parti. (Mademoiselle***.)

Si la nature n'a pas été favorable à une FEMME, qu'elle ne prétende pas sauver sa laideur de nos réflexions à la faveur de la parure, ni arrêter nos yeux par l'éclat de ses habits pour les détourner d'elle-même. Toute la richesse et l'éclat qui l'environnent ne servent qu'à mettre son peu d'agrément dans tout son jour ; et les beautés qu'elle emprunte de la fortune ne font que répandre de la lumière sur la laideur qui lui est naturelle. On ne saurait suppléer au défaut d'un extérieur agréable que par les sentiments généreux de l'âme, par l'agrément de l'esprit, par la facilité de l'humeur, et par la politesse des manières. L'ajustement ne doit faire qu'un seul tout avec la beauté ; il ne doit qu'aider les appas, relever l'air, développer les grâces.

Tout le monde s'accorde à dire que les FEMMES laides sont quelquefois celles

qui font naître les passions les plus ardentes et les plus durables. En effet, comme le pense La Bruyère, si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdûment, car il faut que ce soit par une étrange faiblesse de son amant, ou par de plus secrets et plus invincibles charmes que la beauté. (Etienne de Neuville.)

Les plus laides FEMMES sont ordinairement les plus coquettes : il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petits discours qui n'ait son intention ; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure qu'on en prend ordinairement pour faire valoir une mauvaise terre : cela leur réussit quelquefois. Les avances qu'elles font flattent l'amour-propre de certains hommes, et effacent pour un moment la laideur d'une FEMME.

Une FEMME laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure qu'en ornant son esprit, si elle en a ; et si elle en manque, il faut qu'elle renonce à tous les plaisirs ; ils ne sont pas faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelque consolation aux FEMMES laides et sottes. C'est ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre ; car elles sont ordinairement dévotes ainsi que les vieilles FEMMES.

Les hommes ne deviennent point amoureux d'une FEMME laide qui a bien de l'esprit ; elle peut se faire aimer beaucoup, mais on se trompe certainement sur la nature des sentiments qu'on ressent pour elle ; ce sont les charmes qui font naître l'amour. L'amour n'est autre chose que le désir ardent de posséder la personne aimée ; la laideur ne peut exciter ce désir.

Quand une FEMME laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur. La crainte presque certaine de ne pas plaire la fait résister longtemps à sa passion ; et lorsqu'elle ne peut en triompher, il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une FEMME est presque toujours une forte preuve de laideur ; il semble que le sentiment et la raison ne soient chez elle que le supplément de la beauté.

On remarque ordinairement que la laideur est une espèce d'avantage : une fille laide gagne souvent du côté de l'esprit, des manières et du caractère, ce qu'elle perd du côté de la figure : il arrive même aussi que la fille qui est bête est moins méchante que celle qui a de l'esprit.

(La suite au prochain numéro.)

Boutade morale.

Nous sommes tour à tour et voleurs et volés :
Quand nous volons, nous savons nous absoudre ;
Mais quand nous sommes les volés,
Notre colère a l'éclat de la foudre.
Nous nous plaignons, pestons, rageons
Contre l'humaine fourberie,
Pourquoi ce bruit ?... Examinons
Dans quel esprit d'abord germa la tromperie.

F. VOGELI.

DE QUEBEC A LA CHUTE DE MONTMORENCY.

I.

Par une splendide après-dîner du mois d'aout 18.., une *calèche*, attelée d'un vigoureux cheval isabelle, sortit de la Porte Saint-Jean, à Québec, traversa le faubourg Saint-Roch, le pont Dorchester jeté sur la rivière Saint-Charles, et enfila la route de Beauport.

Deux personnages occupaient cette calèche.

L'un, de taille élevée, d'une physionomie à la fois agréable et spirituelle, pouvait avoir trente ans ; l'autre en portait vingt-cinq environ.

A en juger par sa pose nonchalante et aisée dans la voiture, le premier était un Canadien, parfaitement accoutumé au véhicule qui emportait les deux jeunes gens ; l'autre au contraire semblait étranger, et peu rompu à l'élasticité fiévreuse (qu'on me passe l'expression) de la calèche.

Quelques lambeaux de la conversation de ces deux jeunes gens achèveront leurs portraits.

—Oui, monsieur Ernest, disait le plus vieux, quand je songe à la richesse de mon pays, à ces trésors agricoles qu'il renferme, je regrette le peu d'attachement, pour ne pas dire plus, que vos compatriotes lui témoignèrent en 1763. Quelles immenses ressources le Canada présenterait maintenant à la France ! Cette superbe colonie, si fertile, si salubre, ne vaudrait-elle pas mieux que vos possessions africaines dont le sol est ingrat, le climat pestilentiel ! Voyez, à droite, à gauche, ces moissons dorées, ces gras paturages ; derrière nous, cette opulente cité, si majestueusement étagée en amphithéâtre sur son promontoire, si plantureusement dotée par la nature, si artistement décorée par l'habileté humaine, cette cité plus commerçante que vos plus grandes villes maritimes ; voyez la forêt mouvante de mats qui encombrent son port, ces vastes chantiers de construction, ces immenses manufactures ; voyez cette baie incomparable formée par le confluent de la rivière Saint-Charles dans le Saint-Laurent ; puis devant vous, admirez ce chapelet de riantes maisonnettes qui vont se perdre jusqu'aux dernières limites de l'horizon ; rappelez-vous le magique panorama qui se déroule sous les yeux de Montréal à Québec ; réfléchissez un instant à l'immensité territoriale du Canada, aux agréments de ses sites, aux produits de ses campagnes, de ses forêts, et dites-moi si, en perdant cette contrée, la France n'a pas perdu le plus beau joyau de sa couronne ?

—Ma foi, monsieur Alfred, reprit l'autre en souriant, je suis prêt à reconnaître que l'amour de la nationalité ne vous égare pas. Plus je parcours votre pays, et plus, moi aussi, je plains Louis XV de n'avoir point envisagé tous les avantages qu'il offrait pour perpétuer sur le continent américain la langue et les mœurs de ma patrie. Du reste, il faut avouer que, jusqu'à présent, malgré l'occupation anglaise, vous avez supérieurement conservé l'empreinte du moule où vous avez été formé.

—Vraiment, vous croyez ?

—Je l'écrivais, hier, à un de mes amis.

Le visage du Canadien s'échauffa d'une lueur de satisfaction.

—Ah ! dit-il, vous ignorez tout ce qu'il nous en a coûté pour rester fidèles aux traditions de nos aïeux.

—Je sais ; votre histoire m'est assez familière.

—L'histoire ! bast ! s'écria Alfred avec un geste douloureux, elle n'apprend

rien, l'histoire ! Ce n'est pas à travers les nuages de la politique qu'on doit essayer de lire les phases de cette lutte incessante que nous soutenons depuis près d'un siècle ; c'est dans la famille, dans l'intérieur de nos habitations, au foyer domestique, qu'il faut descendre, si l'on veut connaître tout ce que les vrais Canadiens-français ont souffert et souffrent encore.....

—Encore ?

—Oui, souffrent encore pour le maintien de leurs usages ! Ah ! parfois, on nous accuse d'égoïsme, d'aveuglement, de passion folle pour notre nom de Canadiens-français ; mais si l'on savait... Il y a bien des lâches parmi nous, allez !

Ces mots furent articulés avec tant d'amertume, qu'Ernest regarda son compagnon d'un air étonné. Celui-ci n'observa pas ou ne voulut pas observer ce mouvement. Et changeant le ton de la conversation :

—Voici Beauport, dit-il. C'est là notre petit Bicêtre ; comment le trouvez-vous ?

A gauche de la route, resserrée entre des halliers feuillus, s'élevait, dans une sorte de parc ombreux, un long bâtiment, aux formes presque coquettes.

Rien de frais et de gracieux comme le paysage qui encadrait ce bâtiment ! A l'entour croissaient de beaux érables, des sorbiers aux baies écarlates, des chênes, aux têtes chevelues, des épinettes, une pépinière d'arbustes fruitiers, sauvages : le tout était diapré de fleurs odorantes jonchant un somptueux tapis de verdure. A ces charmes se joignaient le chant perlé d'un rossignol modulant une mélodieuse sonate, et le glouglou sonore du ruisseau voisin.

Illuminé par les rayons du soleil, ce lieu semblait être une table de festin pour la vue, l'ouie et l'odorat.

—Quoi ! est-ce dans cet Eden que vous placez les aliénés ? s'enquit le Français ravi par la beauté de la scène qui l'entourait.

—Là-même.

—Par Dieu ! mais c'est à donner envie d'être fou pour couler ses jours ici. Les poètes de l'antiquité n'auraient pas manqué de peindre leurs Champs Elysées, d'après votre Beauport, le bien nommé.

Le Canadien ne répondit pas. Ses yeux étaient fixés à une fenêtre grillée du premier étage.

—Que regardez-vous donc ? lui demanda Ernest.

—Rien ! répliqua-t-il avec vivacité.

Et après un moment de silence :

—Marche, dit-il au *charretier*, qui avait arrêté son cheval sur l'ordre des voyageurs.

La calèche roula rapidement, franchit le village de Beauport, et fit halte au-dessus d'une longue montée, à côté d'un petit bosquet de pins et de cyprès.

II.

Une douce brise agitait les rameaux des arbres et l'on entendait un sourd mugissement à quelque distance.

—Nous sommes arrivés, dit Alfred, en allumant un cigare.

Au même moment, une petite fille de huit ou dix ans parut au bord de la route. Elle était vêtue d'une robe d'indienne assez propre, tenait à la main une branche de coudrier et avait la tête et les pieds nus. Ses cheveux blonds flottaient à l'aventure sur ses épaules brunies par le hâle, son visage inspirait un indéfinissable sentiment de compassion.

—Je parie que *La Muette* vous intéresse, dit le Canadien au Français qui examinait attentivement l'enfant.

—La muette !

—Oui ; elle est sourde-muette.

—Pauvre petite !

—Ce qui ne l'empêche pas d'être fort intelligente ; voyez plutôt !

Alfred fit un signe et l'enfant accourut.

—Elle sert de guide aux touristes qui visitent la chute de Montmorency et les *Marches naturelles*. Suivons-là.

Prenant un sentier à droite, la muette s'avança dans le bosquet.

Les voyageurs marchèrent sur ses pas.

Au bout d'une minute, ils débouchèrent dans une éclaircie, et tournant à gauche, commencèrent à descendre une pente rocheuse, parsemée d'arbousiers rabougris.

—La chute est à nos pieds ; soyez sur vos gardes, dit Alfred.

En effet, le bruit des eaux devenait de plus en plus formidable, et à travers les buissons, on apercevait un gouffre béant, dans lequel se précipitaient, comme des avalanches, des masses liquides, plus blanches que la neige.

Agile comme un écureuil, l'enfant courait sur le plan incliné, sans paraître songer que tout faux-pas pouvait être mortel.

Le Français se laissait glisser, en se soutenant tantôt à des lianes, tantôt à des racines.

Le Canadien venait immédiatement derrière lui.

Ils atteignirent ainsi une sorte d'escalier formé par des anfractuosités de rocher, puis une large planche, appliquée obliquement contre la muraille de pierre et un espace de terrain découvert : quelques barres de bois transversales adaptées à cette planche en rendaient la descente facile.

—Singulière échelle ! dit Ernest, quand il fut au bas.

—Un peu rustique, n'est-ce pas ?

—La qualification de sauvage lui convie ndraitmieux. Mais sommes-nous au bout de nos peines ?

—Bientôt ; allez toujours.

—Et vous ?

—Oh ! moi....

—Vous avez peur !

—Vous ne le pensez pas ?

—Pourquoi ?....

—Bast ! je suis blasé ! j'ai si souvent... Enfin !

Sans essayer de deviner ce qui arrêtait son compagnon, Ernest poursuivit sa marche.

Il gagna heureusement, une étroite saillie et alors un spectacle saisissant frappa ses yeux.

La saillie, sur laquelle il se tenait, surplombait un abîme profond de plus de cent verges. Les pans de cet abîme coupés, l'un en biseau, l'autre perpendiculairement, allaient en s'évasant, élever deux caps au-dessus du Saint-Laurent. Là c'était le fleuve, majestueux, solennel, borné par l'île d'Orléans, ici une rivière impétueuse, hérissée de récifs, d'écueils, encaissée entre des berges abruptes et boisées, et, verticalement sous la vue, une cataracte plus rapide, plus fascinatrice que celle du Niagara. Plongée dans le vide à deux cents cinquante pieds de son niveau régulier, l'onde se tordait en une énorme colonne d'écume, et, grondante, bondissante, s'engouffrait, en tourbillonnant, dans un puits souterrain qu'elle s'était creusé sous le lit commun de la rivière avec le Saint-Laurent.

C'était à donner le vertige !

Craignant de céder à cette terrible attraction qui s'emparait de lui, Ernest s'assit et contempla la petite muette.

Perchée à la pointe d'une roche, les bras croisés sur sa poitrine, l'enfant considérait intrépidement la chute.

Un sourire de fierté courbait ses lèvres décolorées.

On eut dit qu'elle trônait sur des éléments soumis à sa puissance.

Quels pensers pouvaient éclore dans le cerveau de cet être incomplet ?

Le Français s'adressait cette question, et pour y répondre, amoncelait les hypothèses, lorsque la voix de son ami le tira d'une rêverie qui aurait pu se prolonger indéfiniment.

Ils remontèrent, en silence.

—Eh bien ! demanda Alfred, comme ils arrivaient au sentier.

—Ce tableau m'a ébloui. Si je demeurais aux environs, je viendrais chaque jour, méditer devant ces magnificences de la création. Je ne conçois pas que vous soyez resté à mi-chemin.

—Ne sais-je pas cela par cœur ?

—Il y a des choses qu'on sait par cœur et qu'on aime encore à lire.

—Très joli, en vérité ! mais allons nous rafraîchir.

III.

Ayant ordonné à leur conducteur de les attendre, nos deux jeunes gens longèrent pédestrement la route, musèrent sur le pont qui réunit les deux rives de la rivière Montmorency, et finalement entrèrent dans une maisonnette en briques, ornée d'une galerie.

La petite muette les avait quittés, après avoir reçu d'Alfred quelques pièces de monnaie.

—Dieu ! quelle gentille habitation ! dit Ernest ; que je voudrais y séjourner durant toute la bonne saison !

—Je l'ai beaucoup aimée ! répliqua le Canadien avec un accent de tristesse.

—Sa situation, sa propreté me réjouissent le cœur à un point inexprimable.

—C'est vrai, elle est bien avenante.

Une vieille femme s'approcha d'eux.

—Que désirez-vous, messieurs ?

—Quelques rafraîchissements.

—Je n'ai que du lait.

—Va pour le lait !

—Si vous voulez vous donner la peine de passer dans la salle.

—Volontiers.

Cet appartement était vaste, percé de plusieurs fenêtres, sur le devant et le derrière de la maison. Le plafond, les murs et le plancher resplendissaient d'une blancheur merveilleuse. Des enluminures, représentant de saintes images, montraient çà et là leurs cadres de bois de cerisier, des chaises peintes, un petit canapé, assez dur, une table longue toujours couverte d'une nappe de lin, composaient tout le mobilier.

Quelques pots de fleurs étaient rangés dans les coins.

Malgré ses dimensions gigantesques, cette salle, prodigalement éclairée provoquait à la gaîté.

La vieille femme apporta aux étrangers une grosse cruche pleine d'un lait crémeux, des tasses, du pain bis, du bœuf salé, des fruits et se retira.

Le Français mangea avec délices les reliefs de ce frugal goûter.

Quant au Canadien, il se contenta de boire quelques gorgées de lait et se mit à songer.

Ses manières commençaient à intriguer Ernest, lorsque tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit pour livrer passage à une femme.

Elle chantait sur un mode lent et mesuré la vieille romance :

Reposons-nous ici tous deux !
Goûtons le charme de ces lieux !
Qu'un doux sommeil ferme nos yeux,....

A sa vue, Alfred pâlit : tout son corps fut pris d'un tressaillement convulsif, puis se levant, éperdu, égaré, l'œil en feu, les bras tendus, il courut se jeter à ses pieds, en s'écriant :

—Marie !

Mais elle tourna agilement sur les talons et continua sa chanson :

Que le bruit de l'onde se mêle
Aux doux accents de Philomèle..

—Marie ! Marie ! tu ne m'entends donc pas ! s'écriait Alfred se traînant sur sa trace.

Et toujours la jeune fille poursuivait :

Dormez donc mes chères amours,
Pour vous, je veillerai toujours.
Dormez, dormez, pour vous, je veillerai toujours.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne m'entend pas, elle ne me reconnaît pas, disait le jeune homme, en se frappant la poitrine. Marie ! mais, c'est moi, c'est moi ! Alfred ! moi ! écoute-moi donc !

Elle reprenait doucement :

Dormez, dormez, pour vous, je veillerai toujours.

Stupéfié par cet incident, Ernest se mit à examiner celle qui l'avait causé.

Elle portait dans ses traits le cachet d'une radieuse beauté, mais ses yeux étaient sans éclat. Une chevelure abondante, crêpée, plus noire que l'ébène, luisante comme l'acier bruni, couronnait son front, large et bombé ; une carnation d'une pâleur olivâtre, rehaussait l'éclat de ses lèvres qu'on aurait cru teintes avec du henné, et adoucissait les tons de bistre qui environnaient ses longues paupières. Sa taille était petite, mais bien cambrée et souple sur les hanches. Elle avait une robe de moire glacée, des manches de laquelle sortaient deux mains, si blanches, si délicates que la statuaire antique les eût enviées. Enfin, son visage annonçait dix-huit printemps, sa désinvolture en accusait trente. Il y avait en elle la pulpe virginale de la jeune fille et les grâces harmonieuses de la femme mariée.

Sa voix mélancolique et tendre disait encore :

Dormez, dormez, pour vous, je veillerai toujours...

lorsqu'un appel brutal retentit au dehors :

—*Mary ! Mary ! Where is Mary ?*

Aussitôt la femme cessa son chant. Puis, elle poussa un cri et disparut.

—Ici ! la revoir ici ! murmurait le Canadien d'un ton déchirant. Et lui ! lui, aussi, il est là !

—Mais qu'avez-vous donc ? hasarda Ernest.

—Moi ! ah ! bast, je n'ai rien, répondit-il avec un rire sardonique, rien... un cauchemar,... Vous devez me considérer comme un insensé ! Mais, ce n'est rien....

—Cependant !

—Rien, vous dis-je. Voulez-vous que nous regagnions notre voiture ?

—Comme il vous plaira.

Avant de sortir, Alfred causa quelque temps à voix basse avec la maîtresse de la maison ; ensuite les deux jeunes gens retournèrent à Québec.

Ce retour fut triste. Le Canadien était en proie à une sombre préoccupation, le Français, curieux comme tous ses compatriotes, mais trop délicat pour interroger son singulier cicerone, brochait un roman sur l'épisode dont il avait été témoin .....

A dix heures, ils étaient réunis autour d'un bowl de punch, et enveloppés dans un nuage de fumée.

—Etes-vous satisfait de notre excursion ? dit Alfred, après maintes rasades.

—Franchement, je le suis qu'à demi.

—Oh ! je vous devine, vous brûlez de savoir....

—C'est vrai, ce que j'ai vu m'a mis martel en tête, je dormirai mal jusqu'à ce que j'aie levé le rideau.

—Les devoirs de l'hospitalité me commandent de faire tout en mon pouvoir pour vous procurer un bon sommeil. Allons, je vais vous conter l'histoire que vous désirez ; aussi bien cette confidence me soulagera le cœur et vous initiera aux discordes intestines dont je vous parlais tantôt.

IV.

" Vous l'avez vue, elle est bien belle, n'est-ce pas? Mais si belle qu'elle soit au physique, plus belle encore, oh ! cent fois plus belle elle est au moral. Chère Marie ! Dieu lui avait tout donné en partage, attraits extérieurs, qualités mentales... comment ne l'aurais-je pas adorée !

" J'étais bien jeune alors, quand je la rencontrai dans une de nos délicieuses *veillées* canadiennes ; elle...—Ah ! il fallait la voir à cette époque !—Mon sort fut scellé... Le sien... pauvre Marie, que d'infortunes lui réservait mon amour ! Moi qui aurais gaiement sacrifié pour elle fortune, avenir, vie ; moi qui, pour la rendre heureuse, aurais vendu mon âme, moi, monsieur, je devais la tuer ! oui, je devais tuer cet ange ! oh ! qui me pardonnera ma folle passion !

" Elle m'aima... comprenez-vous !

" Oui, nous fûmes heureux ! Nulle idée impure ne souillait la virginité de nos âmes... C'était un culte divin de ma part, une chaste tendresse de la sienne... Et pourtant, si vous saviez, comme elle m'aimait ! si vous saviez, comme d'un mot, d'un regard, d'une pression de main, elle savait me prouver son amour !

" Que de fois, nous nous sommes promenés, seuls, sans témoin dans le sentier fleuri qui mène à la chute de Montmorency ! que de fois, prosternés sur le gazon, nous avons supplié l'Eternel de bénir nos vœux !

" Mais la providence a des secrets immuables.

" Les parents de Marie, avaient renié leur origine. Son père, employé du gouvernement, voulait la marier à un Anglais, pour se faire bien venir de ses maîtres.....

" Et un soir, un soir, monsieur, Marie m'apprit tout...

" Elle ne voulait pas désobéir à la volonté de sa famille... Noble et sainte fille, les désirs des auteurs de ses jours étaient pour elle des ordres sacrés !

" Ce soir-là nous étions au bord de la chute, là où vous étiez, sur la plateforme...

"—Veux-tu mourir avec moi ? lui dis-je en indiquant l'abîme.

"—Mourir ! répliqua-t-elle, mourir avec toi ce serait du bonheur !

"—Viens, criai-je, en la pressant sur ma poitrine.

"—Et ma mère !

"—Ta mère !

"—Et la tienne !

" Je frémis...

" A ce moment Marie tourna les yeux vers l'escarpement de la montagne... la muette, l'enfant que nous avons rencontrée, était agenouillée... Elle priait !...

"—Dieu nous regarde ! dit Marie.

" Et se dégageant de mon étreinte, elle s'enfuit...

" Huit jours après, monsieur, elle était mariée... à l'Anglais...

" Le soir de ses noces elle était folle... folle... oui folle ! folle, ma Marie !...

" J'ai bien souffert, allez !

" On la mit à Beauport l'asile que je vous ai montré...

" Son mari, cet Anglais, je voulais le tuer... mais cette parole de Marie " Dieu nous regarde !" m'arrêta ; je voulus aussi me suicider... et cette parole " Dieu nous regarde !" m'arrêta encore...

"...Aujourd'hui, elle s'était échappée... elle était venue rêver, où nous avions si souvent rêvé... elle ne m'a pas reconnu ! et lui, lui est venu la chercher !

" Pauvre Marie ! Puisse-t-elle ne jamais guérir !"

V.

—Et vous, dit Ernest, ému jusqu'aux larmes.

—Moi ! ah ! bast ! je l'ai oubliée... On me cite comme le plus sémillant cavalier de Québec... trouvez-vous pas que j'ai la mine d'un muguet ?

En prononçant ce blasphème, Alfred était livide ; de grosses gouttes de sueur coulaient sur ses joues.

—Servez-moi un verre de punch, s'écria-t-il, et à la vieille France, notre commune patrie !

—A la France ! répéta machinalement Ernest.

MALVINA D***.

(Québec, avril 1854.*)*

La brebis et le champ de blé.

(*Fable dédiée au docteur ***, de Courtalain.—Eure et Loire.*)

Un berger pendant un moment
Perdit une brebis de vue ;
Et dans un beau champ de froment
Celle-ci se crut bienvenue...
Elle broutait avec bonheur
Quand le chef des épis, les barbes sur la hampe,
S'approcha d'elle avec humeur
Et lui dit :—Petite, décampe !

Pour l'homme seul nous mûrissons ici,
Il ne t'appartient pas de nous croquer ainsi.
—Pourquoi prendre cuirasse et heaume

Et me rudoyer sur ce ton ?
Qu'es-tu de plus qu'un brin de chaume ?
Que suis-je de moins qu'un mouton,
Répondit la brebis ;—qui de nous deux l'emporte ?
—Oui-dà, tu le prends de la sorte,
Lui repartit l'épi, va ! stupide animal
Ce soir tu recevras notre procès-verbal.

On plaida : la brebis présenta sa défense ;
Elle était sans argent et craignait la dépense
D'un avocat, qui cher aurait coûté ;
Mais le discours suivant, nonobstant fut goûté :

Chaumes dorés qui, de la plaine,
Fièrement couvrez les sillons,
Vous serez comme notre laine,
Quand viendra le temps des moissons.
En vain vous ondulez sans cesse
Sous la brise et sous le zéphir,
Aujourd'hui le vent vous caresse,
Demain la faulx vous fait périr !...

Maintenant vos tiges altières
Balancent de riches épis ;
Bientôt, vous serez nos litières
Et puis..., *quelque chose de pis.*
Et ce produit, à votre engeance,
Prêtant un généreux concours,
Ira compléter l'alliance
Du grain, du sol et des labours.

N'empêchez donc pas que je broute
Le sucre que font vos pipeaux ;
Car nous suivons la même route,
Epis sans nombre, ou gras troupeaux.
Vous donnez à l'homme vos gerbes,
Il prend nos chairs et nos toisons,
Ah ! pourquoi donc ces airs superbes,
Nous sommes sœurs, FRATERNISONS !

Morale.

Grands ou petits, dans ce bas monde,
Tenons-nous donc tous par la main.
Le vent souffle et l'orage gronde
Qui sait où nous serons demain ?
Quoi ! l'humanité tout entière
Faute d'entente périrait ?...
Ce serait nier la lumière,
Et douter d'elle est un forfait.

F. Vogeli.

LE CORSAIRE AMERICAIN.

Durant la dernière guerre de la Grande-Bretagne, un jour un long clipper, portant le pavillon des Etats-Unis, parut près des côtes de Barbarie, toutes voiles déployées. Le consul américain l'ayant aperçu au moment où il doublait le Cap Ben, près des ruines de Carthage, fit appareiller une chaloupe et se rendit à son bord.

—D'où venez-vous ?

—De Boston, répliqua le capitaine, jeune homme à la mine audacieuse.

—Combien de jours de traversée ?

—Vingt-trois, monsieur.

—Vingt-trois jours ! répéta le consul, soupçonnant un mensonge ; mais c'est impossible.

—C'est comme ça, monsieur.

—Bast ! votre navire a été frêté à Marseilles pour écumer la Méditerranée.

L'Albeleno, tel était le nom du clipper, son capitaine Wyer, ses six canons et ses soixante-cinq hommes, agiles, robustes, paraissaient singulièrement suspects.

—Voulez-vous me suivre dans la cabine ? demanda le capitaine. Je vous convaincrai que nous venons de Boston, et vous montrerai des *Boston notions* de toutes sortes, depuis des citrouilles et des harengs fumés, jusqu'à des muscades de bois.

—Volontiers, dit le consul.

Et ils descendirent dans la cabine.

Le capitaine couvrit aussitôt la table de ces reliefs exquis et de ces friandises, dont les Bostoniens savent si bien approvisionner un navire.

—Voici, dit-il, le *Boston Sentinel*, journal du major Russel.

Tous les doutes étaient levés, et, tandis que le consul faisait honneur au régal du capitaine, celui-ci s'écria :

—Si vous êtes surpris de la brièveté de notre passage, que direz-vous quand je vous apprendrai qu'il s'est écoulé seulement soixante jours depuis que la quille de ce vaisseau a été mise sur chantier ?

—Se peut-il ?

—Ce n'est pas tout, continua le capitaine Wyer. Sur ma route, à la hauteur de Cagliari, j'ai capturé deux gros bâtiments anglais chargés de cargaisons précieuses et les ai envoyés à ce port. Demain ils seront ici.

—Quoi, dans un port neutre, dans lequel l'Angleterre exerce une influence illimitée ! On ne vous permettra jamais de vendre les cargaisons.

—Eh bien ! monsieur, nous verrons.

De bonne heure, le lendemain, l'ancienne ville de Tunis, jadis honorée par la présence de Scipion l'Africain, d'Annibal et d'autres personnages célèbres, connus dans l'histoire, ne fut pas peu émue en voyant entrer dans son port deux gros vaisseaux, pesamment lestés, avec la bannière étoilée ondoyant au-dessus du pavillon anglais. Cette nouvelle mit en émoi le consul anglais et tout le corps diplomatique, qui bientôt se rendirent au palais.

—Je sens le soufre, dit le capitaine Wyer. Il se prépare du grabuge, là haut ; ça ne tardera pas à chauffer.

Au bout d'une heure, un mameluk apporta un message qui mandait le consul américain au palais. Il partit accompagné de son drogman. Le corps consulaire anglais était présent quand ils entrèrent dans la *Sillo*. Le bey—couché, suivant sa coutume, sur des piles de coussins cramoisis—s'occupait activement à peigner sa longue barbe avec un peigne d'écaille, garni de brillants, et paraissait plus grave que d'habitude.

—Qu'est-ce que tout cela signifie, consul—deux navires anglais capturés entrant dans notre port, et pourquoi faire ?

—Pour être vendus, votre hautesse !

—Quoi, contre notre traité avec l'Angleterre ?

—Certainement non, s'il y a une telle prohibition dans le traité.

Le consul anglais déroula alors le parchemin, sur lequel était étendu un sceau grand comme un fromage et commença à lire ce qui suit :

" Il est en outre stipulé et consenti qu'il ne sera permis à aucune puissance européenne en guerre avec l'Angleterre, d'armer en course des corsaires ou autres vaisseaux contre le commerce de la Grande-Bretagne, ou d'amener des prises dans les ports tunisiens ? "

—Qu'avez-vous à répondre à cela, monsieur ? dit le bey ; n'est-ce pas précis et concluant ?

—Parfaitement, mais cela ne s'applique pas à nous. Nous ne sommes pas puissance européenne.

—Vous éludez simplement, monsieur, dit le consul anglais, l'esprit de cette section de notre traité. Elle s'appliquait à toutes les puissances chrétiennes.

—Très probablement, monsieur, mais nous ne sommes pas une puissance chrétienne.

Toute la cour parut émerveillée. Le bey se leva de dessus ses coussins, prit une prise dans sa tabatière enchassée de diamants, et regarda les assistants d'un air surpris.

—Comment me le montrerez-vous, monsieur ? dit le consul anglais à son collègue.

—Très facilement, monsieur. Ecoutez la section suivante de notre traité avec Tripoli :

" Comme les Etats-Unis ne sont en aucune façon un gouvernement chrétien, et ne font d'hostilité à aucun culte, qu'il soit, par les présentes, entendu que nul différend ne s'élèvera entre les deux puissances, au sujet des questions religieuses."

La discussion était close. Les Américains gagnèrent leur procès, et obtinrent la permission de débarquer les cargaisons, composées d'une immense quantité de marchandises qui furent vendues en un seul jour. Le consul anglais appela une escadre d'Ealta, mais le corsaire quitta la baie, sortit de l'archipel, après avoir détruit pour près de deux millions de propriétés aux Anglais, fut chassé dans la Méditerranée par deux vaisseaux de ligne et deux frégates, s'échappa à travers le détroit de Gibraltar et revint sain et sauf aux Etats-Unis.

* * *

ANECDOTE SUR FIELD ET HUMMEL.

Tandis que le célèbre pianiste John Field résidait à Moscou, un jour un étranger se présenta à sa porte et demanda à lui parler.

—Je suis, monsieur, dit-il à John Field, passionnément amoureux de la belle musique. Votre immense réputation m'est connue, et quand j'ai appris que vous habitiez cette ville, je me suis résolu à ne pas la quitter avant de vous avoir entendu.

Field était artiste, c'est tout dire : on caressait sa vanité, il goûta le miel de la flatterie. Se plaçant au piano, il exécuta aussitôt, avec cet immense talent qui le distinguait, une de ses plus brillantes compositions, encore inédite.

L'étranger le remercia chaleureusement en l'assurant que jamais aussi sublime mélodie n'avait ravi ses oreilles.

Field voulut savoir s'il avait affaire à un connaisseur. Il le supplia donc de se mettre au piano. Après quelques refus de bonne compagnie, l'inconnu consentit. Sans préluder, il répéta note pour note le thème que Field venait de jouer, avec une justesse d'expression, et une facilité d'exécution telles que ce dernier après un moment de surprise, fondit en larmes, et, embrassant l'étranger, avec une émotion indicible, s'écria :

—Vous êtes Hummel, car Hummel est le seul homme au monde capable d'opérer un pareil prodige.

—Oui, mon noble maître, je suis Hummel, répondit l'autre, en embrassant à son tour Field.

* * *

L'ILE DE SABLE.(*)

ÉPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

DEUXIÈME PARTIE.

EN MER.

I.

GUYONNE LA POISSONNIERE.

A quelque distance du château de la Roche, sur le bord de la mer, s'élevait une cabane à l'aspect chétif et désolé. Des galets, cimentés avec de la terre glaise, avaient servi à sa bâtisse que recouvrait un toit de chaume. Deux fenêtres étroites, garnies de carreaux en papier huilé, filtraient à l'intérieur un jour blafard et souffreteux. Devant cette cabane s'étendait un jardinet potager, généralement mal entretenu et derrière séchaient de grands filets accrochés à des pieux.

Telle était l'habitation de Perrin le pêcheur, de son fils Yvon et de sa belle-fille, Guyonne, la poissonnière.

Un soir de la fin de mai de l'année 1598, Perrin le pêcheur, vieillard sexagénaire, mais encore robuste, malgré ses rides et ses cheveux argentés, assis sur un banc de pierre au seuil de la maison, réparait une seine fortement endommagée.

Le soleil à son déclin secouait ses gerbes d'or au front sourcilleux du manoir de la Roche, et les vagues de la Manche venaient lécher le sable irisé du rivage avec un bruit régulier de fusée volante. La soirée se montrait d'une douceur enchanteresse. Aux senteurs marines, se mêlait l'arome balsamique des primevères ; au gazouillement des linottes, se mariait le ramage des chardonnerets et l'atmosphère semblait saturée d'un parfum de bonheur.

Cependant le pêcheur était triste. L'anxiété, le désespoir marquaient son visage bronzé par le hâle et l'intempérie des saisons.

Souvent il levait vers le château un regard douloureux, puis une larme brillait au coin de sa paupière ; ses mains laissaient échapper le filet, et, croisant les bras contre sa poitrine, Perrin rêvait profondément. Ensuite, il reprenait son travail en prononçant quelques paroles inintelligibles.

Tout-à-coup, au détour d'un bosquet touffu, parut une jeune femme, portant sur sa tête un panier d'osier.

Le vieillard poussa un cri de satisfaction.

—Eh bien, Guyonne ?

—Consolez-vous, mon père, répondit la femme ; Yvon vous sera rendu... s'il plaît à Dieu de seconder mon projet, ajouta-t-elle intérieurement.

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois de février, mars et avril 1854.

—Rendu ! .. mon Yvon me sera rendu ! dit le pêcheur d'un ton passionné ; ô ma fille ! Guyonne, enfant chéri, approche que je t'embrasse.

—Bon père ! dit-elle en abandonnant ses joues aux caresses du vieillard.

—Mais, fit soudain celui-ci, tu l'as donc vu ? il t'a donc parlé ? Le seigneur de la Roche lui a pardonné, n'est-ce pas ? oh ! je prierai Notre-Dame du Saint-Sauveur de favoriser l'entreprise...

—Ecoutez, mon père, interrompit gravement Guyonne, je ne veux pas vous tromper ; je n'ai pas vu Yvon.

—Que dis-tu ?

—Non, je ne l'ai pas vu. Je ne pouvais le voir. Il est à Saint-Malo depuis ce matin.

—A Saint-Malo !

—A Saint-Malo, avec tous les autres prisonniers qui doivent s'embarquer demain pour la Nouvelle-France.

—Alors, dit Perrin, terrifié par cette nouvelle, notre miséricordieux seigneur de la Roche t'a promis...

—Monseigneur de la Roche est parti lui-même, avec son écuyer. Ils ont escorté les captifs.

Le vieillard pâlit et chancela.

—Soyez sans crainte, dit vivement Guyonne ; je sauverai Yvon, je vous le jure.

—Ah ! exclama le pêcheur, pouvais-tu m'abuser ainsi, ma fille ! Je ne t'ai jamais fait de mal, moi ; et voilà que tu me rassures pour me replonger plus avant dans l'affliction.

—Je vous ai dit et je vous répète que je le sauverai, s'écria la femme, d'un accent si persuasif que Perrin se sentit renaître à l'espérance.

—Comment ? quel est ton projet ? objecta-t-il encore.

—C'est mon affaire, fiez-vous à moi, mon père. Je tiendrai ma parole. Avant douze heures, Yvon sera ici ; seulement, il faudra vous placer sous la protection du duc de Mercœur. A présent, donnez-moi votre bénédiction, car jamais, peut-être, nous ne nous reverrons.

Soit qu'il n'eût pas entendu cette dernière phrase, soit qu'il n'en eût pas bien compris le sens, Perrin reprit interrogativement :

Quoi ! dans douze heures, j'aurai recouvré mon brave Yvon ? tu en es certaine, Guyonne ?

—Autant qu'on peut l'être ! Mais le temps presse, donnez-moi votre bénédiction, mon père, répliqua-t-elle, en s'agenouillant aux pieds du vieillard.

—Où veux-tu aller ?

—A Saint-Malo, chercher Yvon. Priez le Tout-Puissant de seconder mes desseins.

—Va, ma fille, dit le pêcheur en étendant les mains au-dessus de Guyonne ; va ! que Dieu te soit en aide ! Pour moi, je m'en rapporte à ton courage et à ta prudence ! Ah ! si tu parviens à sauver mon Yvon, je ne vivrai pas assez d'années pour te prouver ma gratitude !

S'étant relevée, Guyonne se jeta dans les bras du vieillard, puis, après avoir encore échangé quelques paroles avec lui, elle se dirigea vers le bord de la mer, détacha l'amarre d'un bateau, sauta agilement dedans, et s'éloigna à force de rames, en adressant à son père un signe d'adieu.

La Manche, ordinairement inégale et moutonneuse, était, ce soir-là, unie comme une glace. Nulle brise ne rayait le poli de sa nappe illuminée par les derniers feux du jour, et damassée à l'horizon de blanches voiles qui attendaient que la fraîcheur de la nuit les gonflât pour mouiller dans les ports de la côte.

Penchée sur ses avirons, Guyonne frappait l'onde avec la régularité et la prestesse d'un batelier consommé. Son canot sillait légèrement la mer, en déroulant un ruban d'écume.

C'était une belle et forte femme que Guyonne. Impossible d'imaginer plus magnifique assemblage des formes masculines unies aux grâces féminines. Sa tête, admirable d'expression, surmontait un buste richement proportionné quoique d'apparence athlétique. Son épaisse chevelure brune flottait sur ses épaules en boucles soyeuses, encadrant un visage d'un ovale parfait. Le front découvert, large, les sourcils bien accusés, le nez quelque peu busqué et surtout la vivacité des yeux de Guyonne, dénotaient chez elle un caractère opiniâtre et exalté. Cependant, malgré sa haute taille, et son organisation virile, ses mains étaient mignonnes, bien que bistrées par de rudes travaux, ses pieds comparativement petits. Si son coup d'œil d'aigle en imposait aux plus téméraires, l'aménité de ses manières, la douceur touchante de sa voix séduisaient ceux qu'elle traitait en amis. Fière avec les dédaigneux, soumise sans bassesse avec ses supérieurs, affable avec ses égaux, Guyonne déployait envers ses proches une abnégation à toute épreuve. Force physique, vigueur morale, telle était la créature ; attraits matériels, amabilité, ingénuité, chasteté, telle était la femme. Loin de la déparer, sa stature herculéenne ajoutait un charme de plus à sa personne, quand par la fréquentation on avait pu apprécier les rares qualités dont elle était ornée.

Guyonne avait vingt-cinq ans. Elle était fille d'un caboteur et d'une femme qui avait épousé Perrin en secondes noces. Cette femme mourut en mettant au monde, Yvon. Le pêcheur conçut pour son propre enfant une tendresse poussée jusqu'à l'idolâtrie. Il l'éleva avec tout le soin que lui permettait sa condition précaire. Mais Yvon, comme il arrive fréquemment, ne répondit point à l'affection de son père. Léger, paresseux, il compta bientôt parmi les plus mauvais sujets du voisinage. S'aveuglant sur les défauts de son Benjamin, le pêcheur, loin de le réprimander comme il méritait, encourageait presque ses désordres, en les taxant de peccadilles. Seule Guyonne essayait parfois d'admonester Yvon plus jeune qu'elle de six ans ; mais c'était peines inutiles. L'enfant gâté faisait un pied de nez à sa sœur, et celle-ci n'osait se plaindre au chef de la famille de peur de l'affliger. Du reste, elle chérissait aussi Yvon qui, au fond, avait bon cœur, et aurait sacrifié jusqu'à son dernier sou pour soulager un malheureux. Sous une direction ferme, le fils du pêcheur serait devenu un honnête homme, la faiblesse de son père le perdit. Un matin, il disparut et resta plusieurs années absent. Cette fugue faillit être fatale à Perrin. Dans sa douleur, il voulait se suicider ; Guyonne l'en empêcha. Yvon qui était allé faire la guerre pour le compte des Seize, rentra subitement, comme il était parti, et la joie que causa son retour au vieux pêcheur faillit également lui être funeste. Hélas! cette joie ne fut pas de longue durée, car Yvon que la fainéantise inhérente à l'état militaire avait alléché, et qui croyait voir dans le seigneur de la Roche un ennemi de l'église catholique, Yvon s'engagea dans une bande de routiers à la solde du duc de Mercœur.

S'étant trouvé à l'attaque du château de la Roche, il y fut fait prisonnier avec tous ceux de ses compagnons qui avaient échappé aux projectiles de la garnison. Le marquis, qui recrutait alors des hommes pour l'expédition qu'il projetait, demanda et obtint la permission de transporter dans les colonies de la Nouvelle-France ses captifs, dont la plupart étaient des repris de justice ou des malfaiteurs—tous gens de sac et de corde. Maître Yvon ne s'accommodait guère du sort qui lui était réservé. Une traversée de douze à quinze cents lieues ; ensuite de quoi un exercice illimité à la hache, à la bêche, à la houe,

souriaient médiocrement à son imagination. Sachant que son père avait jadis rendu service au marquis de la Roche, il informa Perrin de sa situation, en le suppliant de solliciter sa grâce. Certes, le pêcheur n'avait pas besoin d'être supplié. A la nouvelle que son fils bien-aimé allait lui être ravi, il courut au château. Guillaume de la Roche l'accueillit avec une cordialité dont il n'était pas coutumier vis-à-vis de ses vassaux. Mais dès que le vieillard lui eût appris l'objet de sa visite, il fronça le sourcil, et répliqua sèchement qu'Yvon partagerait le châtiment de ses complices.

—Mais, monseigneur, essaya le père infortuné éclatant en sanglots....

—Assez ! dit Guillaume ; ton fils est un bandit qui déshonore tes cheveux blancs. Il est digne du croc patibulaire ; je consens à l'utiliser dans une noble et sainte cause. Plutôt que d'implorer son pardon, remercie notre rédempteur de la faveur qu'il lui octroie pour effacer ses péchés.

Perrin ayant manifesté le désir d'embrasser son enfant :

—Non, repartit le marquis. Les émotions ne conviennent pas à la vieillesse ; retourne chez toi.

Le pêcheur obéit ; mais son âme était brisée. Il fallut l'attentive sollicitude de Guyonne pour adoucir l'amertume de ses chagrins, et ranimer l'espérance dans son cœur.

—Tout n'est pas perdu, lui dit-elle ; dame Catherine m'aime comme une mère. Elle a, vous le savez, été la nourrice de notre demoiselle Laure de Kerskoën et exerce beaucoup d'empire sur l'esprit de monseigneur de la Roche. Laissez-moi lui parler ; peut-être, avec son concours, parviendrons-nous à fléchir le courroux du marquis.

Comme tous ceux qui aspirent à la réalisation d'un souhait, Perrin accepta cette persuasion et Guyonne s'achemina vers le manoir.

Dame Catherine, tout marrie du départ de sa jeune maîtresse, pleura avec Guyonne et finalement lui promit d'intervenir auprès du marquis de la Roche.

Guillaume fut inexorable. C'était un caractère de fer : jamais il n'avait modifié une résolution prise. Il mettait son point d'honneur dans l'inflexibilité.

—Tout ce que je puis faire pour toi, mon enfant, dit la nourrice à Guyonne, c'est de te ménager une entrevue avec ce pauvre Yvon, quand il sera à Saint-Malo. Le Sire de Ganay est chargé de la garde des prisonniers, il ne refusera pas de nous obliger. Je causerai avec lui ; reviens demain.

Guyonne passa la nuit à réfléchir et à prier. L'aube la surprit prosternée sur la tombe de sa mère.

Elle était mélancolique ; mais le voile d'anxiété qui couvrait son front depuis quelques jours avait fui.

Une détermination inconcevable germait dans le cerveau de la poissonnière. Elle monta au château.

—Ils sont en route pour Saint-Malo, et s'embarqueront demain, mon enfant, lui dit la vieille femme.

—Avez-vous obtenu ?

—Tu pourras le voir cette nuit, en présentant ce billet à la sentinelle de faction.

—Oh ! merci, merci, dame Catherine ! Dieu vous récompense !

Guyonne descendit la montagne en courant. On se rappelle l'entretien qu'elle eût ensuite avec son beau-père. Maintenant, si le lecteur y consent, nous reprendrons le fil de notre histoire et suivrons la jeune fille à Saint-Malo.

Le couvre-feu n'était pas encore sonné quand notre héroïne aborda dans le port de la cité malouine, et les étoiles s'allumaient une à une au firmament. Guyonne n'eût

pas de difficulté à se faire indiquer le lieu où avaient été casernés les captifs, car les rues étaient encombrées de personnes qui devisaient sur les chances probables de l'expédition de de la Roche.

On avait enfermé les routiers dans un ancien couvent, situé au sud de la ville. Un piquier se promenait, l'arme à la main, devant la porte.

—Pourrais-je parler au sergent du poste? s'enquit Guyonne.

—Au sergent du poste, repartit le militaire, oui-dà, ma poulette! et que lui voulons-nous au sergent du poste?

—J'ai un billet à lui communiquer.

—Un billet! par les griffes de Belzébuth! quel fortuné mortel que notre sergent! Approche ici, sous ce falot, mon ange! Pardieu, nous taillerons bien une bavette ensemble!

En disant ces mots, le piquier s'avança pour enlacer Guyonne à la taille; mais celle-ci l'étreignant par le milieu du corps dans ses doigts musculeux, le souleva de terre comme une plume et le lança violemment contre le mur du monastère.

Le soudard se remit sur les pieds, en articulant un épouvantable juron.

Néanmoins, il se disposait à réitérer ses insolentes galanteries, lorsque la porte du couvent s'ouvrit pour livrer passage à Jean de Ganay.

—Ah! messire, c'est le ciel qui vous envoye, dit Guyonne à l'écuyer.

—Que désirez-vous?

—Dame Catherine, commença la jeune fille.....

—Bien, je sais ce que vous voulez, mademoiselle, dit le vicomte avec intérêt. Vous êtes la sœur.....

—D'Yvon, messire.

—Entrez; je vais donner ordre qu'on vous conduise à sa cellule.

Après avoir adressé quelques paroles au commandant du poste et salué Guyonne, Jean de Ganay sortit de nouveau.

—Suivez-moi, dit le sergent à la jeune femme.

En haut d'un escalier, ils enfilèrent un grand corridor, dont les dalles sonores répercutaient le bruit des pas et s'arrêtèrent à une porte basse.

—Numero 49, dit le sergent, c'est ici.

Il tira un verrou, déposa sur une table de pierre la torche de résine qui avait éclairé leur marche et se retira en disant:—Dans une heure, je vous querray.

Pendant ce temps, Guyonne s'était précipitée dans les bras d'Yvon.

—Dis-moi, cher frère, murmura la jeune fille, lorsque leur effusion fut passée, tu soupires pour la liberté?

—Oui; je mourrais avant d'arriver dans cet infernal pays, où, raconte-t-on, il n'y a que plaies et bosses à gagner.

—Je suis à même de te délivrer.

—Toi?

—A une condition.

—A une condition? parle. Je souscris à tout, pourvu que je ne sois pas exilé sur cette terre maudite de la Nouvelle-France.

—Si tu veux me jurer de ne plus délaisser notre vieux père?

—Lui, pauvre vieillard! proféra Yvon avec des larmes dans la voix; je ne m'absoudrai jamais...

—C'est bon. Jures-tu d'acquiescer à ma demande?

—Mais quel est ton plan ?

—Tu le sauras plus tard.

—Je fais le serment que tu exiges, Guyonne.

—Merci Yvon, dit la jeune fille, les yeux humides d'allégresse. Maintenant, ajouta-t-elle, nous allons troquer nos vêtements.

—Troquer nos vêtements !

—Tu prendras ma robe et ma mante, moi je prendrai ton pourpoint et tes haut-de-chausses !

—Et tu resteras prisonnière à ma place !

—Sans doute, riposta-t-elle en souriant.

—Y songes-tu, Guyonne ?

—Oh ! j'y ai songé durant toute la nuit dernière sur la fosse de notre mère ; c'est elle qui m'a suggéré ce stratagème.

—Excellent cœur ! dit le jeune homme, en la baisant au front. Mais, ne crois pas que je souscrive...

—Yvon, pense à notre père ! il ne peut vivre sans toi.

—Non, non, ma sœur ; je ne commettrai pas une lâcheté. Tu ignores quelle sorte de brigands sont ces routiers avec qui j'ai été condamné.

—Que m'importe !

—Que t'importe ! mais on t'emmènera avec eux.

—Enfant ! oublies-tu que le marquis de la Roche a refusé d'embarquer une seule femme à son bord. Demain, je déclarerai mon sexe et on me lâchera.

Ce raisonnement paraissait très vraisemblable, l'amour de la liberté bourdonnait dans l'esprit d'Yvon, aussi fut-il bien vite convaincu.

Les deux jeunes gens étaient à peu près de la même grandeur. Ils échangèrent leur costume, et Guyonne dit à son frère, en arrangeant sa cornette sur la tête du jeune-homme :

—Lorsque le sergent viendra te chercher, feins de pleurer et tiens ce mouchoir contre ton visage afin qu'il ne s'aperçoive point de la substitution. Une fois, hors du moustier, tu gagneras le port où j'ai attaché notre canot.

—Je comprends, dit Yvon. Mais toi ?

—N'aie aucune inquiétude. Je saurai, avec l'aide de la bonne Sainte-Vierge, me tirer d'affaire.

Tout se passa, comme l'avait prévu la noble jeune fille. Yvon sortit du couvent sans que l'on se doutât de la supercherie, et quand la porte de l'enceinte se referma en grinçant sur ses gonds, Guyonne tomba à genoux en s'écriant :

—J'ai sauvé mon père et mon frère, Seigneur, que votre nom soit sanctifié dans ce monde comme dans l'autre !

II.

L'EMBARQUEMENT.

Aux premières lueurs de l'aurore, la diane résonna et bientôt les prisonniers furent alignés sur deux rangs, dans la cour du monastère pour être passés en revue.

Cette réunion d'individus, appartenant à toutes les nationalités européennes et portant

chacun son accoutrement indigène, ou la partie la plus caractéristique, formait un spectacle étrange et pittoresque.

Ici se carrait un volumineux Allemand, à la figure blondasse, flanqué à droite d'un Espagnol grêle, sec, au teint d'olive, à gauche d'un Anglais gigantesque, riche de maigreur, de rousseur et couvert d'une casaque rouge. Là, on distinguait un Suisse, armé de toutes pièces, coudoyant un Languedocien à l'air fanfaron et un hallebardier limousin. Plus loin, l'œil rencontrait le chapeau empanaché d'un Italien, la toque verte d'un Montagnard, le pourpoint bariolé d'un Tyrolien, le museau fûté d'un Normand, la face rubiconde et joviale d'un Bourguignon, l'équippement broché de lambeaux de similor d'un bâtard portugais. Enfin c'était un pêle-mêle de contrastes, un amalgame d'hétérogénéités, une profusion d'antithèses humaines, une variété de portraits dont nul tableau ne pourrait donner l'idée exacte. Un seul point de similitude rapprochait la majorité de ces hommes—l'audace gravée sur leurs visages en traits indélébiles. Hormis cela, les routiers différaient autant au moral qu'au physique.

Un officier subalterne fit l'appel ; personne ne manquait ; et comme l'officier terminait son rapport, Guillaume de la Roche, accompagné de Jean de Ganay, d'un marin, et d'une nombreuse suite, entra dans la cour du couvent.

Le marin devant jouer un rôle capital dans la tragédie de l'Ile de Sable, nous allons essayer de reproduire son type.

Il marquait quarante années. Ses traits étaient d'une hardiesse telle qu'à son aspect, on oubliait la taille lilliputienne que la nature lui avait accordée comme à regret. De son œil gris, jaillissaient des éclairs et son front fuyant, son menton déjeté, sa lèvre supérieure proéminante, son nez en bec de corbin lui prêtaient le mascaron d'un oiseau de proie.

Il était vêtu avec une mesquinerie sordide, d'un chapeau de toile goudronnée, d'une jaquette amoureuse des solutions de continuité, d'une *broeck* étriquée. Ses chaussures consistaient en une paire de mocassins rapiécés sur toutes les coutures. La rapacité coulée dans le moule de l'avarice avait dû servir à la conformation de cet homme, que, nonobstant sa physionomie repoussante, le fier marquis, Guillaume de la Roche-Gommard traitait avec une déférence toute particulière. On peut en juger par le dialogue suivant :

—Que dites-vous de ces lurons, maître locman ?

—Hum ! répliqua le marin en faisant claper sa langue contre son palais, triste fumier pour féconder la terre !

—Pensez-vous qu'ils s'acclimateront ?

—Hum ! s'acclimater ! ce bétail-là s'acclimate partout, quand on le frictionne avec des étrivières.

—Vous n'êtes pas satisfait de la cargaison que le hasard m'a confiée.

—Hum ! à vrai dire, j'aurais préféré une vingtaine de rustres bretons, à cette séquelle de va-nus-pieds, dont les chevelures ébouriffées ne sont bonnes qu'à décorer les temples des Algonquins.

—En tous cas, reprit le marquis avec un sourire, ils sont taillés pour donner la chasse aux Indiens. Douze gaillards de cette trempe suffiront à mettre en fuite une tribu. Examinez-moi, quels colosses ! et intrépides ! il fallait les voir se démener à l'assaut de mon manoir !

—Hum ! répliqua le locman de son accent sarcastique ; savez-vous ce que c'est qu'un jaguar ?

—Point du tout.

—Une espèce de chat sauvage pas plus gros qu'un renard.

—Mais...

—Mais, monseigneur, le jaguar se soucie d'un troupeau de bisons comme le lièvre d'une feuille de chou. De même, un Indien sans autres armes que son casse-tête et ses flèches, peut abattre et scalper tous vos routiers les uns après les autres.

—Vous désapprouvez donc mon choix ?

—Je ne désapprouve rien. Vous m'interrogez, je réponds.

De la Roche, blessé par le ton de cette impertinence, fit un haut-de-corps en arrière. Mais son interlocuteur ne prit pas garde à ce geste.

—Hum ! dit-il en se pinçant le nez, mouvement qui indiquait chez lui la contrariété, je crois que le vent vire du sud-est au nord-est. Il serait urgent de nous presser, si nous voulons profiter de la brise pour appareiller.

—Alors, qu'on fasse distribuer les costumes à ces gens, dit le marquis à voix haute.

Aussitôt trois grandes caisses, remplies de vêtements, furent apportées dans la cour, et un sous-officier remit à chacun des condamnés un uniforme complet.

Cet uniforme se composait d'un bonnet, d'un sarreau et d'un pantalon,—le tout en laine brune et marqué d'un chiffre grossièrement brodé.

En perdant leur liberté les transportés perdaient aussi leur nom ; ils devenaient simplement le numéro un tel.

Ils dépouillèrent leur défroque pour endosser l'habillement commun, en plaisantant sur les avantages que leur procurait la toilette coloniale.

—Par la barbe du bourguemestre, dit un épais Flamand, en se coiffant de sa *tuque*, avec un attifet de cette forme gracieuse et agréable, j'aurais séduit les onze mille vierges de la légende.

—Jè tè crois bien, mon cher Trouchard, zézaia un Marseillais. Bagasse ! nous sommes grées comme pour un jour dè nocè.

—Mais reluque donc ce blanc-bec, continua le Flamand, désignant du doigt, un des captifs qui cherchait à se cacher derrière des décombres pour s'habiller ; ne se figure-t-il pas que nous sommes épris de ses charmes? ohé ! beau damoiseau, as-tu pas peur qu'on te violente comme fit madame Putiphar à monsieur Joseph !

—Troun dè l'air ! riposta le Marseillais, jè régrettè de n'avoir pas unè couronnè dè fleurs d'orangers à offrir à cè chérubin. Il la méritè mieux què plus d'unè jouvencellè què jè sais.

—Der Teuffel ! je vais aller t'aider à ôter tes braies, mon bijou, ajouta un Wurtembergois, en se dirigeant vers celui qui, par sa modestie, s'attirait ces quolibets.

Mais sa bravade lui coûta cher, car, avant qu'il eût franchi le monceau de décombres, deux éloquents coups de poing dans l'estomac l'envoyaient mesurer la surface plane.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, les railleurs se tournèrent du côté du vainqueur et un immense éclat de rire accueillit la chute du Germain.

—Sacrament ! maugréa-t-il en se relevant pour s'élancer sur son adversaire.

—Ksse ! ksse ! ksse ! siffla le Marseillais, comme s'il excitait des chiens au combat.

—Silence, mille sabords, tas de marsouins ! cria à ce moment la voix aigre et perçante du locman.

—Cap dè bious ! riposta le Provençal, en approchant sa main à demi fermée de son œil droit pour lorgner le pilote ; cap dè bious ! quel est cè griffon qui pèpie là-bas ?

—Gare qu'il ne te pose la patte sur l'épaule ! dit un Breton.

—Bast ! jè lui poserai la miennè autour du cou...

—Silence ! répéta le locman ; si j'entends encore un mot, quarante coups de garcette à toute la bande.

Cette menace rétablit instantanément l'ordre troublé. Ensuite les routiers furent attachés deux à deux ; et Guillaume de la Roche et son escorte s'étant mis à leur tête, les exilés commencèrent à sortir du couvent.

Il était environ six heures du matin.

Une foule bruyante animée, encombrait déjà les rues de Saint-Malo, avide d'assister à l'embarquement des aventuriers. Aux balcons, aux fenêtres et jusque sur les toits des maisons se massaient des grappes de curieux. Non seulement les citoyens de la cité s'attroupaient là, mais les habitants des villes voisines, les paysans d'alentour, accourus pour jouir du spectacle. Ce n'était pas mince événement en 1598, que le départ d'un navire pour l'Amérique. Cinquante-quatre années s'étaient à peine écoulées depuis que Cartier, ayant mis à la voile dans ce même port, pour explorer la partie du grand continent américain connue sous le nom de Terres-Neuves, avait découvert le Saint-Laurent, et, au retour de leurs différents voyages, lès compagnons de l'immortel navigateur avaient raconté tant de merveilles sur ce magnifique pays de Canada, que chacun voulait contempler ceux qui étaient destinés à le civiliser. On excusait leurs crimes, on maudissait les chaînes dont ils étaient chargés, et de tous côtés, sur leur passage, femmes et hommes, bourgeois et manants, nobles et serfs agitaient des écharpes, des mouchoirs, répandaient des bouquets de fleurs et adressaient aux captifs de bienveillants adieux. Mais c'était particulièrement sur les quais que la foule se pressait en essaims tumultueux.

Là, entre la Manche et les murs de Saint-Malo, se déroulait une vaste esplanade. A son extrémité orientale, vis-à-vis de la mer, on avait élevé un autel champêtre, ombragé par des rameaux de châtaigniers. En avant se bouclait une ceinture de soldats, fort affairés à contenir les flots de la cohue grossissante.

Dans la baie, faisant face à l'autel, se balançaient deux navires de quatre-vingt et cent tonneaux environ. Au bout de leurs mâts pavoisés et enrubannés, flottait la bannière de France et Navarre, blanche, constellée de fleurs de lis d'or. Le plus gros de ces navires portait en outre l'oriflamme de la maison de la Roche-Gommard au *champ de sable semé de trèfles d'or, au lion du même, armé et lampassé de gueules.* Tous deux semblaient près de lever l'ancre. Le pont, les haubans, les portes-haubans, les hunes, et les vergues étaient garnis de matelots.

Cependant le cortège, commandé par le marquis de la Roche, descendait lentement vers la plage, ondulant à travers les groupes bigarrés comme un serpent à travers les touffes d'herbe d'une prairie.

Au nombre des bannis, il y en avait un qui concentrait particulièrement les regards. L'opposition qui régnait en lui et son compagnon de chaîne, contribuait puissamment à faire ressortir la noblesse de son maintien et la mâle beauté de son visage. Ce jeune homme n'était autre que celui qui avait expérimenté la vigueur de son poignet sur le thorax de l'Allemand.

—Mais, sainte-Thérèse qu'il est donc gentil, murmura une piquante bretonne; n'est-ce pas honteux, Marthe, d'enlever un si *brave* gars pour le conduire au fin fond de la mer?

—Ah ! dame, oui, il est bien joli à côté de ce vilain ours poilu qu'on dirait échappé de l'enfer.

—Quasiment, comme si on avait amarré un ange à un démon.

—N'importe Jacques, mon fiancé...

—Ton Jacques, ne m'en parle pas, il est laid comme tous les péchés capitaux.

—Hein !

—J'ai dit, s'écria la Bretonne, en se campant les poings sur les hanches, dans la position d'un lutteur. Fâche-toi, si ça te fait plaisir.

—Bécasse ! tu me le paieras !

—Arrière, les fillettes ! ordonna un cavalier, en écartant la multitude avec sa lance.

Cet incident, comme une goutte d'eau tombée sur un charbon ardent, refroidit heureusement l'ardeur des deux bachelettes qui déjà s'apprêtaient à égayer les assistants par une pantomime expressive.

Quand la colonne déboucha sur l'esplanade que nous avons décrite, une salve d'artillerie salua son arrivée. Les prisonniers pénétrèrent en se découvrant dans l'enceinte qui leur avait été ménagée et se mirent à genoux. Tous les spectateurs imitèrent leur exemple.

Peu après parut une procession de moines, précédant un dais sous lequel s'avançait pieusement l'évêque de Rennes mandé pour bénir le départ des aventuriers.

Le prélat monta les marches de l'autel et dit la messe qui fut entendue avec un profond recueillement. Jamais cérémonie ne fut plus majestueuse et plus imposante. Lorsqu'en présence de cette multitude muette, de cette mer endormie dont les limites se fondaient dans l'azur de la voûte céleste, le vieillard, à cheveux blancs, à la voix sympathique et solennelle, implora l'assistance divine pour le succès de l'entreprise, les auditeurs se sentirent émus jusqu'aux larmes.

Les routiers eux-mêmes courbèrent la tête, comme autrefois Clovis à l'injonction de Saint-Remi.

Guillaume de la Roche, le locman, plusieurs marins communièrent et reçurent l'hostie consacrée de la main du vénérable évêque.

Un observateur eut pu remarquer que non seulement l'écuyer Jean de Ganay ne prit point part à cette communion, mais encore qu'il n'assista pas à l'office.

Que servirait de cacher plus longtems ce que mon lecteur sagace a deviné ? Le vicomte de Ganay avait embrassé le culte de la religion réformée. S'il n'osait dévoiler ses doctrines, à cette époque où l'abjuration de Henry IV était retombée comme un anathême sur le parti calviniste entier, Jean demeurait fidèle à la foi de ses convictions et se conformait secrètement aux rites qu'il ne pouvait pratiquer en public.

Il lui avait été facile de s'esquiver, durant l'encombrement qui accompagna l'entrée des captifs dans l'enceinte réservée.

La messe finie, Guillaume de la Roche apostropha les déportés en ces termes.

" Enfants,

" Dans une heure, nous voguerons vers la Nouvelle-France. Quoique vous ayez été " pris les armes à la main, j'espère que, pendant la traversée, vous serez tous soumis à " vos chefs. S'il y a parmi vous un esprit rebelle, il est du devoir et de l'intérêt de " vous tous de le dompter, car vous tous pâtiriez pour un seul qui tenterait de se révolter " contre nos commandements.

" J'aurais droit de vous mener au Canada, garrottés comme des bêtes de somme, mais " je veux bien user d'indulgence envers vous, car je crois que vous êtes d'honnêtes gens " —bon cœur et mauvaise tête. Aussi, une fois sur les vaisseaux que vous apercevez " derrière vous, on vous déliera. Mais rappelez-vous bien que je brûlerais la cervelle " au premier qui ferait mine de bouger !"

—Vive, vive monseigneur de la Roche ! s'écrièrent unanimement les routiers.

Les deux navires, le *Castor* et l'*Erable*, étaient mouillés à quelques centaines de mètres du rivage. En moins de vingt minutes, les passagers furent transférés à leur bord.

Un coup de canon donna le signal du départ.

Sur le *Castor* se trouvaient, Guillaume de la Roche-Gommard gouverneur général du Canada; Jean vicomte de Ganay, son écuyer; Alexis Chedotel pilote-locman, de l'expédition; Guyonne la poissonnière, et un nombre considérable de futurs colons.

H. EMILE CHEVALIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

Lilia.

Il est un nom parfumé d'innocence,
Suave et pur comme un rayon de miel,
Tout imprégné de céleste espérance,
Et caressant comme une voix du ciel:
Ce nom béni, ce nom charmant de femme
Que je redis toujours avec douceur,
Qui sait le mieux faire vibrer mon âme,
C'est le nom de ma sœur.

C'est le parfum, l'auréole qui brille,
L'oiseau chanteur qui réjouit le logis,
L'ange-gardien du foyer de famille,
Ange d'amour venu du paradis.
Son chaste nom fait sourire mon père,
En le disant son front luit de bonheur;
Et notre mère est heureuse et bien fière
Du doux nom de ma sœur.

Nom bien-aimé, doux nom de l'adorée,
Ton souvenir ne m'est jamais cruel,
Car pour ma sœur ma tendresse est dorée
Des purs rayons que Dieu garde en son ciel.
Un jour, peut-être, un autre nom de femme
Avec le sien prendra place en mon cœur,
Mais saura-t-il faire vibrer mon âme,
Comme ton nom, ma sœur?

ARTHUR D.....

Franklin (Louisiane), avril, 1854.

RÉFLEXIONS D'UN HOMME QUI VEUT SE MARIER.

Je m'ennuie, et l'ennui est, après l'Opéra, la chose la plus fastidieuse du monde.—Il me faut me marier: c'est une idée nouvelle. Le mariage n'est-il pas, comme dirait le poète, le phare de salut, le port des espérances déçues et du navire avarié?

Sans m'occuper de l'inventeur de cette belle institution ni de son antiquité plus qu'antédiluvienne, puisque Noé était en puissance de femme, et qu'Adam était le légitime époux de notre mère Eve, je me marie! Et, d'après le Sphynx, le vieillard ne marche-t-il pas avec trois pattes? Mais il me faut choisir, car ni mon excentricité, ni quelques cheveux gris de ma tête, ni ma fortune exigüe n'attireront auprès de moi l'essaim des jeunes pensionnaires en âge de porter la couronne blanche d'épousée.

Par *choisir*, je n'entends pas jeter mon dévolu sur une grande dame aux courbes de princesse, aux doigts parfumés de benjoin, aux cheveux parés d'une fleur d'oranger. Cette grande dame me prendrait pour un laquais et me répondrait qu'elle n'a l'habitude d'avoir pour valets de chambre que des hommes bien faits, jeunes et robustes.

Je n'entends pas, non plus, offrir ma main et mon avenir à une coquette musquée dont le cœur est assez spacieux et spongieux pour absorber les offrandes d'une ville de province. Non, je suis moins audacieux, plus modeste et mon choix n'aura rien que de raisonnable et de logique (si la logique est possible en mariage et en amour).

J'ai cinquante-cinq ans, bon nombre de souvenirs, et pour dire vrai, assez de mésaventures dont je ne me suis jamais vanté. A cet âge il faut songer aux ennuis de la solitude, aux rhumatismes; à cet âge il faut faire un mariage de *raison*.

Or, je n'irai pas m'adresser à jeune bachelette, vive et sémillante qui rirait beaucoup de mes goûts sédentaires, de mon affection pour les barbets, des idées souvent grotesques de mon cerveau, et encore plus des fils blancs de ma nuque et de mon bonnet de coton pyramidal. Sans doute la femme a des devoirs à remplir, mais un devoir qui pèse est à moitié oublié—On brise si vite une Constitution—Les coups d'état étaient à l'ordre du jour chez les femmes avant celui du pierrot hollandais.

Jeune fille et barbon sont pôle nord et tropique, feu et glace, honnête homme et Bonaparte, chien et chat, etc.

Le Lapon intelligent doit épouser une Laponne et non une Cubienne ou une Espagnole; c'est naturel et surtout c'est *sage*.

Et puis, la jeune fille, avec son audacieuse imagination de poète, c'est-à-dire de folle, aime à faire cette figure de rhétorique nommée *comparaison*. Et quel est le nigaud assez vaniteux pour se croire le favorisé de la comparaison d'une pensionnaire qui ne connaît l'homme que par l'ange Gabriel suspendu dans la chapelle du couvent? Les anges sont tous beaux et plus d'une novice se passionne pour une toile coloriée. Luttez donc avec un Raphaël, vous qui avez un œil de travers, du son dans la figure, et parfois des grains de petite vérole qui vous couturent le nez! Pour plaire à la jeune fille et à la femme-artiste, l'homme ne devrait ni manger, ni boire, ni dormir, ni ronfler. Et, quelle jeune fille ne se sent pas artiste quand il s'agit de fabriquer son Idéal d'amour! Je ne me marierai pas à une jeune fille; c'est dangereux; les sylphides sont légères.

Je prendrai donc femme de mon âge, ou plutôt femme de quarante ans—à cet âge on sait mieux la vie; on ne joue plus à cache-cache; on rêvasse moins; le positivisme nous paraît rationnel.

Une femme de quarante ans m'aimera, parce que je serai plus jeune qu'elle, et qu'à part mes soins et mes gracieusetés, pour elle, elle ne fera plus de romans. Si elle se permet quelques comparaisons, elles seront peut-être à mon avantage.

Ma femme sera vertueuse, car personne ne la recherchera. Attentive et bonne, elle me soignera comme son fils; elle ne rira point en voyant mon bonnet de coton, car elle a déjà dû en voir plusieurs—peut-être fera-t-elle chorus si mon sommeil est agité et bruyant.

Je prendrai donc femme de quarante ans, mais je ne la veux ni *riche* ni *jolie*. Riche!—Depuis quand l'honnête homme prend-il une demoiselle pour son argent?

—C'est Auvergnat et Bonapartiste!—En outre, une jeune femme riche, dans ses moments de mauvaise humeur, à l'heure de ses vapeurs, me reprocherait ma pauvreté; sous prétexte de me faire comprendre qu'elle m'a tiré de la crotte, elle me ferait voir l'abîme où je suis tombé en prononçant le *oui* indissoluble et sacramentel.

Madame a apporté en dot 200,000 francs, un château crénelé et l'amour-propre le plus féminin. Sa famille est de vieille roche, son père porte jabot et poudre ses cheveux, sa mère a connu M. de Richelieu – sont-ce là des garanties d'union?—Nenni.—Et, ce n'est pas méchanceté au moins, mais les femmes pauvres sont les meilleures; elles n'ont point eu l'esprit perverti par le marivaudage du monde et des salons; la *mode*, ce ridicule tatouage indien, les a moins défigurées que les autres; elles sont plus modestes et moins marquises, elles n'ont pas de levrettes et n'aiment pas à voir guillotiner ou pendre un homme, elles n'ont pas des migraines de commande et ne portent point sous forme d'ornement un bracelet qui ressemble aux ferrures d'un cheval qu'on a mis au vert.

En outre, une femme riche ne vous appartient pas plus qu'une femme-artiste, bas-bleu de la finance, elle se doit au monde; sa place, dit-elle, est dans un salon où le beau resplendit sous toutes les formes.—Elle se gardera bien d'oublier un bal, une soirée: car le bal, c'est la vie, le mouvement, l'éclat, le rayonnement de madame. De bonne foi, peut-elle refuser de valser avec M. C*** qui loue la beauté de son cachemire, la finesse de son pied, le coloris de sa joue et peut-être même la cambrure de sa taille? — Oh! non, M. C*** est un galant homme et n'a pas de cors aux pieds.

—Prendre une femme riche, c'est prendre une femme pour tout autre que pour soi—pour le monde collectif voire même individuel.

Elle aime tant la société! n'est-ce pas pardonnable à son âge et à son rang? et quel est le mari assez barbare, assez turc, assez mal élevé pour rompre en visière avec la société en cloîtrant sa femme? Haro sur lui des quatre points du globe!

Mais, vous dira-t-elle, *monsieur*, je ne me suis pas mariée pour être l'esclave de quelqu'un, vos exigences n'ont rien que de suranné; s'il vous plaît de ne point venir au bal à cause de votre âge et de la goutte, vous êtes libre comme un rentier du Marais. Chauffez-vous dans *mon* salon, lisez *mon* journal de modes, mon cousin Alfred, l'étudiant en droit, m'accompagnera.

Et l'heureux mari se chauffe les mollets, s'endort et rêve à l'époque où il n'était ni marié, ni vassal, ni ridicule.

Refusez sans hésitation la main d'une reine de Saba—*reine* et *riche* sont deux qualités propres à damner Faust en deux jours.

Ma femme ne sera pas jolie—je l'aimerais mieux laide comme les sept péchés capitaux.—Eh! pourquoi? c'est pousser, dira-t-on, l'excentricité jusqu'à la folie. Non, non, ce n'est point folie mais sagesse!

Raisonnons un peu et tâchons d'être logique.

On exige toujours des femmes la beauté et souvent l'on est un Triboulet ou un Thiers: ce nain veut épouser une grande et belle femme à port de Romaine.(*)

Cet Hercule au grand pied et à la main de mastodonte adore les frêles et blondes filles du nord; cette face patibulaire et idiote raffole des minois vifs, frais et roses.

Ce blond fade, aux yeux rouges, au nez aplati, fait des chansons pour les brunes Catalanes. Ce boiteux dédaigne les boiteuses et même celles qui ont le pied un peu gros.

Ce bossu, grâce à la vanité qui nous fait croire rois de la création, s'admire dans le développement de ses formes et se gardera bien de porter son hommage sur quelque bonne et douce créature sans beauté et sans éclat.

Si les Celadons et les Hélènes avaient seuls le privilége de jouir du sacrement de mariage, le monde périrait; combien de célibataires maudiraient le destin en s'enfonçant le nez dans leur bonnet! Soyons moins exigeant, et, après l'examen consciencieux de notre mine et de notre esprit, soyons assez raisonnables pour ne pas être fiers de nous-même. Corrigeons notre vanité au miroir de l'examen.

(*) Notre collaborateur fait ici allusion à Mme Thiers, qui fut longtemps considérée comme la plus belle femme de Paris. On sait que la petitesse et la laideur de l'ex-ministre sont devenues proverbiales. (*Note Editoriale.*)

Pour la beauté dans la femme, soyons le renard gascon de la fable. Retranchons-nous sur la bonté :—les dorures du contenant ne sont pas toujours preuves de l'excellence du contenu.

Combien de maris pestent contre leurs femmes trop jolies ! Chez la femme, l'exigence est en raison directe des attraits. Une jolie femme est le centre d'un cercle d'admirateurs ; on lui envoie des bouquets avec des pensées, on lui fait des vers, on se bat pour elle—le mari disparaît comme une ombre chinoise derrière la foule brillante des Don Juans et passe pour un intrus qui n'a pas l'esprit et la gentillesse de M. le chevalier ; il ne sait ni faire un bouquet, ni débiter de petits vers musqués et galants.—Il appelle les choses par leur nom et parfois a l'insolence de tutoyer madame—le mari est un barbare, un maître de pension, un geôlier, un cuistre... et, pour peu qu'il soit laid et revêche, madame s'arroge le droit de le traiter en barbon de comédie.

Oh ! oh ! pas de jolie femme ! il n'est pas toujours agréable de se donner un coup d'épée avec un séducteur, et d'entendre la Harpie-publique murmurer à vos oreilles des *on-dit*.

Le mariage doit être le repos, le refuge des affections durables et solides et non une course au clocher.

J'épouserai donc femme vieille—brune ou blonde (le diable n'a pas de couleur), pauvre—sinon laide, au moins d'une beauté plus que suspecte—et une épouse (car ma femme sera mon épouse), dans de telles conditions d'âge, de tempérament, de beauté, de richesse, pourra, plus qu'aucune autre, me donner sécurité pour l'avenir.—Son amour sera vrai et sérieux ; ma moitié comprendra l'utilité des raccommodages de chaussettes et d'un sommeil à deux.—Inutile de dire que j'aimerai ma femme.

Mon choix est donc fait : et, si la femme n'était pas plus fine que le démon, si la mer n'avait ni caprices ni bourrasques, je pourrais presque dormir en paix...

J. G.....

DE LA PASSION.

Les voyages ont été de tout temps le refuge des amants malheureux. Mais il est malheureux le jeune homme qui aime, qui se sent aimé, et qui promène sa souffrance au milieu des pays enchantés. Est-il à plaindre celui qui marche escorté de l'amour et de la jeunesse ? Il y a d'ailleurs dans les premiers désespoirs de la passion une exaltation, une ivresse qui nous grandit à nos propres yeux : On est fier de sa première douleur comme on le serait d'une première victoire ; on est fier comme un enfant qui revêt la robe virile..... .....
... Dans la jeunesse ... nous croyons à l'éternité de nos regrets, nous disons adieu au bonheur, nous ne voulons pas être consolés, et quand on nous parle d'illusions renaissantes, de jours plus calmes et plus sereins, nous repoussons cette espérance comme une injure mortelle, mais qu'une femme inconnue, jeune et belle, nous sourie en passant, voilà que nous oublions, voilà que nous reprenons à la vie.

JULES SANDEAU.

LAFAYETTE,

EN AMERIQUE.

(Chapitre extrait des **VENGEURS** de **L'HUMANITÉ**, ouvrage inédit.)

Lafayette à vingt ans d'un monde était l'appui.
CERUTTI.

Lafayette m'a apparu comme la plus haute et la plus pure personnification du principe de la liberté.
SARRANS—*jeune.*

En fait de liberté générale, l'espérance de Lafayette était aussi vaste que celle de César en fait de gloire.
P. F. TISSOT, *de l'Académie.*

...Après avoir payé, avec amour, le tribut de notre gratitude à ceux de nos frères du Nouveau-Monde qui concoururent, si héroïquement, à l'émancipation de leur pays, qu'il nous soit permis aussi d'apporter les témoignages de nos actions de grâce au lévite de l'indépendance, qui débuta dans la carrière politique, dans l'univers social, par une dévotion théorique et pratique au culte du principe républicain,—à cet homme unique qui vit et favorisa trois grandes révolutions,—à ce citoyen ferme, imperturbable, sur le trône de ses opinions libérales, —à ce philanthrope humanitaire qui essaya d'affranchir les noirs, embrassa la cause des protestants français et des patriotes bataves, prononça la suppression des lettres de cachet et des prisons d'État, proposa la première déclaration des droits de l'homme, publia l'ordre de démolir la Bastille et donna la cocarde tricolore qu'il assurait devoir faire le tour du monde,—à ce Lafayette enfin, qui n'avait qu'un rêve, qu'une pensée: "*Le libre arbitre,*" qu'un désir: "*Ne pas s'élever au royaume de toute égalité avant d'avoir vu, gravé au fronton des deux hémisphères, le symbole de la trinité sociale,* LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE.

Ainsi que notre poète de prédilection,—Lord Byron, son contemporain,—GILBERT MOTTIERS, MARQUIS DE LAFAYETTE, unissait la noblesse de la naissance à la noblesse du cœur. Il appartenait à l'une des plus vieilles souches de l'aristocratie française. (*) Né le 1er (d'autres disent le 6) septembre, 1757 Lafayette exprima, de bonne heure, ce sentiment intime qui en fit le type incarné des institutions républicaines. Qui ne se rappelle qu'étant encore au Lycée, et ayant reçu un sujet de composition où il s'agissait de peindre le cheval obéissant à l'ombre de la verge, Lafayette peignit le noble animal démontant son cavalier et recouvrant sa liberté!

Cet exemple n'est-il pas suffisant pour montrer ce que sera l'adulte devenu homme?

A seize ans, il épouse Mlle de Noailles et refuse en même temps une place honorable à la cour. Encore ici on dirait qu'il pressent son avenir, et la part immense qu'il prendra à l'accomplissement de la volonté démocratique dans deux continents.

La nouvelle de l'insurrection américaine a retenti en France; et tous les cœurs ont tressailli. Notre jeunesse, enflammée par cet enthousiasme pour les généreuses entreprises, qui nous est particulier, s'émeut et brûle de s'enrôler au service des Brutus américains. Plus que tout autre, Lafayette a éprouvé l'émotion générale, plus que tout autre aussi il a senti une puissance invin-

(*) C'est un phénomène singulier qu'un caractère comme celui de M. de Lafayette se soit développé dans les premiers rangs des gentilhommes français. (Mme de Staël.)

cible qui l'entraîne par de-là les mers, et cependant il compte à peine dix-neuf années, et cependant il est entouré de toutes les jouissances du luxe, de l'amour, du bonheur! Mais qu'est-ce que tout cela lorsqu'il s'agit de l'indépendance, de la félicité d'un peuple courageux? L'homme n'a-t-il pas reçu à sa naissance la mission expresse de faire le bien et de n'être heureux qu'en tant que son prochain le sera!—Lafayette communique son dessein de passer aux Etats-Unis aux commissaires que le Congrès avait délégués à Paris. Ceux-ci l'encouragent à persévérer; mais, apprenant, ensuite, les désastres de New-Jersey, ils tentent de le dissuader d'une entreprise aussi périlleuse. Vains efforts! Le bouillant jeune homme, emporté par l'ardeur de son libéralisme, leur adresse cette digne réponse: " Jusqu'ici je n'avais fait que chérir votre cause; aujourd'hui je cours " la servir. Plus elle est tombée dans l'opinion publique, plus grand sera l'effet " causé par mon départ; et, puisqu'il vous est impossible de me fournir un " vaisseau, je vais en acheter un et le frêter à mes frais."

De ce moment, rien ne saurait l'arrêter; ni la crainte de s'attirer la défaveur de la cour, (*) ni ses amis, ni la tendresse qu'il porte à sa charmante jeune femme. La voix, l'immortelle voix de la liberté lui a dit: " VA, COURS, HATE-TOI, AIDE LES FRERES DE TON CŒUR!" et le voilà qui s'embarque, et vogue à toutes voiles vers un lointain rivage, pour en rapporter, nouveau Prométhée, le feu sacré de la souveraineté populaire.

En avril 1777, il aborde à Georgestown, après avoir déjoué la croisière établie dans les eaux des Antilles, pour lui barrer le passage. Il se rend aussitôt à Philadelphie, et demande au congrès la permission de servir comme *simple* volontaire et sans appointements. Les membres de l'assemblée avaient l'esprit trop élevé pour ne pas rivaliser de générosité avec le magnanime Français. Un décret lui confère le grade de Major-Général dans l'armée des Etats-Unis. Lafayette est assez modeste pour refuser; il part pour le camp du commandant en chef. Washington l'accueille avec une rare distinction, et bientôt s'établit entre ces deux illustres citoyens une amitié qui ne s'éteignit qu'à la mort du patriote américain.

Le 11 septembre de la même année, Lafayette reçoit le baptême de sang à la bataille de Brandywine. Il est blessé à la cuisse, en s'efforçant de rallier les fuyards. Cette leçon comprimera-t-elle son essor, étouffera-t-elle ses louables aspirations?—Quoi! ne le voyez-vous pas qui déjà revole à de nouveaux dangers? Sa blessure est à peine cicatrisée; qu'importe! Dieu et la bonne cause sont pour lui; sa force de caractère est un topique infaillible, ses souffrances sont oubliées, il portera un coup formidable aux suppôts de la tyrannie! A la tête d'un détachement de milices, il taille en pièces un corps d'Anglais et de Hessois, de beaucoup supérieur en nombre, au sien. Le Congrès lui vote des remercîments et lui décerne, comme récompense, le commandement d'une division. Promu plus tard au grade de général en chef de l'Amérique septentrionale, il ne consent à prendre cette charge qu'à condition de rester le subordonné de Washington. La bataille de Monmouth, gagnée le 27 juin 1778 par les républicains, vient enrichir la panoplie de ses exploits. Il va presque immédiatement après, couvrir la retraite de Sullivan, qui était contraint d'évacuer Rhode-Island, et se tire glorieusement de cette délicate expédition. Sa bravoure et son dévoûment pour défendre tantôt les droits de l'humanité,

---

(*) ..." la résistance à la volonté du roi dans cette circonstance, fut encouragée par les applaudissements du public. Et, quand l'autorité du prince est en défaveur auprès de l'opinion, le principe de la monarchie, qui place l'honneur dans l'obéissance, est attaqué par sa base.

MME DE STAEL.—*Considérations sur la Révolution Française.*

tantôt l'honneur (*) de ses compatriotes, avaient mis le jeune homme en haute faveur parmi les Américains. Le Congrès lui fit don d'une épée, ornée d'emblèmes allégoriques, qui lui fut remise par Franklin à Paris, où il se rendit en 1779. Il y était représenté blessant le lion anglais et recevant une branche de laurier de l'Amérique débarrassée de ses fers. Elle était elle-même figurée par un croissant avec ces mots : *Crescam ut prosim* ; de l'autre côté on lisait : *Cur non ?* devise de Lafayette.

Son retour dans la mère-patrie avait été accompagné d'une véritable ovation. Mais le devoir qui réclamait son bras, lui était trop cher pour qu'il s'endormît sur la molle couche de l'inaction. Il s'empresse de réunir des secours d'hommes, d'argent, etc., et remet à la voile pour les Etats-Unis. Vers le milieu de l'année 1780, il aborde à Boston, où il est accueilli par le peuple avec des transports de joie, qui attestaient vivement la confiance et l'affection que lui ont vouées les sincères patriotes.

Si, jusqu'à ce jour le fanatisme de la réputation avait joué un faible rôle dans les actes de Lafayette, il n'en sera pas ainsi désormais : la conviction des esprits vigoureux, immuables, sera son seul mobile ; il appartiendra intégralement aux époques, aux hommes, au dogme républicain ; car, qu'on le sache bien, la politique se divise en deux catégories parfaitement distinctes : ceux du moment —ou les vrais apôtres—et ceux du lendemain—ou les adorateurs du veau d'or ; ceux qui triomphent au prix du martyre, et ceux qui exploitent le triomphe ! " *ces hommes sont comme l'apanage des époques subversives.*"

Durant la campagne de 1780, Lafayette commanda l'avant-garde de Washington, et échappa heureusement à la trahison du renégat Arnold. L'année suivante il fut chargé de la défense de la Virginie. Son effectif ne montait qu'à cinq cents hommes, dénués de tout, aigris par la misère, et cherchant sans-cesse dans la désertion, trève à leurs maux. Il fallait déployer une énergie et une habileté incroyables. Lafayette se sacrifia corps et âme, et renversa les obstacles qui semblaient devoir entraver sa brillante carrière.

Il sut bloquer ce Lord Cornwallis que ses succès antérieurs avaient rendu l'effroi de l'Amérique, et qui, enivré par la victoire, avait écrit à Londres que " *L'enfant ne pourrait lui échapper.*" Renforcé par un corps de trois mille Français, récemment débarqués sous les ordres du marquis de Saint-Simon, (†) Lafayette prit à Williamsburg une position, jugée inexpugnable par le général anglais. Puis, sûr que l'ennemi ne pouvait sortir de ses mains, il attendit tranquillement l'arrivée de Washington qui amenait le corps de Rochambeau et la division de Lincoln.

Alors eut lieu l'attaque : Lafayette se surpassa par son intrépidité. A la pointe de la baïonnette il enleva une redoute, dans laquelle il était entré le premier. La capitulation de Lord Cornwallis, le 19 octobre 1781, à York-Town, décida du sort de cette guerre. La plus belle couronne militaire que nous puissions décerner à notre jeune héros, c'est de montrer qu'à une valeur toute française, il joignit quelque chose de la circonspection du temporiseur Washington.

(*) Des commissaires *conciliateurs*, envoyés d'Angleterre, ayant été repoussés par le Congrès, se servirent d'expressions injurieuses pour la France. Lafayette lança un cartel à leur président, Lord Carlisle ; mais celui-ci ne l'accepta point.

(†) C'est ce même Saint-Simon, si fameux dans la suite, comme fondateur de la secte des St.-Simoniens, de l'époque politico-philosophique, dite des *Industriels*. Il naquit à Paris en 1760, entra en 1779 au service de l'Amérique, fut fait prisonnier en 1782 avec Grasse, et reçut des Américains la décoration de l'ordre de Cincinnatus. Sa vie fut des plus aventureuses. L'un des plus hardis penseurs de son époque, il eut le bonheur de voir fructifier sa doctrine, basée sur cette croyance que la destinée de l'homme sur la terre est de produire par le travail. Il mourut le 19 mai, 1825.

Lafayette retourna en Europe au milieu du mois de novembre, emportant l'estime et les regrets des Américains. Il revint comblé des éloges et des marques de considération du Congrès, qui le pria de veiller aux intérêts des Etats-Unis auprès du ministère français. Nous n'essaierons pas de peindre l'engouement que rencontra, chez ses concitoyens, l'émule des Washington et des Franklin, disons seulement qu'il fut presque divinisé par l'esprit public.

Peu d'années après, Lafayette fit encore un voyage aux Etats-Unis. " Son " passage dans les villes et les campagnes présenta le spectacle d'une fête con- " tinuelle." Le souvenir de ses services était gravé en caractères ineffaçables dans la mémoire de tous les citoyens. Admis en cérémonie dans la salle du Congrès, il adressa à l'assemblée un magnifique discours qu'il conclut ainsi :

" *Puissent la prospérité et le bonheur des Etats-Unis, attester les avantages de* " *leur gouvernement ! puisse ce temple immense que nous venons d'élever à la liberté* " *présenter à jamais une leçon aux oppresseurs, un exemple aux opprimés, un refuge* " *pour les droits du genre humain, et un objet de jouissance pour les mânes de ses* " *fondateurs !*"

Comme récompense, il reçut le plus beau privilége que sa grande âme pouvait souhaiter :—Le droit de cité lui fut concédé, ainsi qu'à son fils, par les citoyens américains. Les états de Virginie qui, avec ceux de Pensylvanie, ont pris le nom de Lafayette, donnèrent à la ville de Paris son buste, orné d'inscriptions honorables.

Telles furent les premières armes du Républicain qui, pendant cinquante-six ans, livra une guerre ouverte à tous les antagonistes de l'imprescriptibilité démocratique !

Finissons ton panégyrique, ô Lafayette ! par ces deux vers de l'ode de Béranger :

Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

H. EMILE CHEVALIER.

NOUS EN AVONS NOTRE PART.

O vous qui mettez, comme moi, du noir sur du blanc, et qui barbouillez du papier, souvenez-vous de ces vers que j'ai lus autrefois, et qui auraient dû vous corriger :

Tout ce fatras fut du chanvre, en son temps ;
Linge il devint, par l'art des tisserands :
Puis, en lambeaux, des pilons le pressèrent,
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers,
De visions, à l'envi, le chargèrent ;
Puis on le brûle ; il vole dans les airs,
Il est fumée, aussi bien que la gloire.
De nos travaux, voilà quelle est l'histoire !
Tout est fumée, et tout nous fait sentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

VOLTAIRE.

BABIL,—MODES.

Paris, 16 *avril* 1854.

Enfin ce maudit hiver tout blanc de frimas, tout emmitouflé de fourrures nous a quittés! quel bonheur pour tout le monde! Il a été terrible l'hiver de 1853-54. De mémoire de Français, on n'avait vu chez nous autant de neiges et de glaces! et les classes prolétaires ont eu cruellement à souffrir, car, aux rigueurs de la saison, se joignait la cherté extraordinaire des vivres et le chômage des principales manufactures. Ah! vous ne sauriez imaginer combien grande était la misère dans notre beau Paris, si brillant, si radieux à la surface! Dans les quartiers populeux, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer des enfants demi-nus, grelottant de froid et de besoin, des femmes—pauvres créatures—qui tendaient la main en rougissant, et des hommes jeunes, vigoureux, à l'air morne, abattu, demandant l'aumône au coin des rues. C'était à navrer les cœurs les plus durs! Nos dames de charité, comme toujours, ont accompli des prodiges de dévoûment pour soulager les misères cachées; par malheur leur bienveillance a oublié trop d'infortunés que la honte empêchait de solliciter des secours... Mais laissons-là les tristes souvenirs; le printemps vient de détrôner l'hiver; sur la capitale resplendissent les rayons du soleil, par ma fenêtre entr'ouverte voltigent les doux zéphirs, la gaîté renaît sur le visage de la création, allons, mesdames, respirer aux Tuileries le parfum des arbres en fleurs! Qu'il est beau le jardin des Tuileries, quand il reprend sa parure d'été! Ne dirait-on pas que ses mille statues de marbre s'animent et sourient au sourire de la nature! J'aime à rêver sous les grands maronniers lorsque la brise secoue sur ma tête leurs grappes neigeuses! j'aime à m'asseoir à l'ombre de leurs feuilles naissantes, à respirer les senteurs balsamiques qui imprégnent l'atmosphère d'un tendre arôme! j'aime à écouter le chardonneret modulant son hymne d'amour! j'aime le bruissement de l'insecte sous l'herbe, le bourdonnement de la mouche, les cris des chérubins qui jouent à la balle ou au cerceau sous les yeux de leurs bonnes! j'aime la mine rajeunie du vieillard qui se promène dans la grande allée! j'aime les couples solitaires qui s'égarent sous les bosquets; mais ce que j'aime surtout, par une belle journée d'avril, c'est à étudier le bon goût ou le ridicule des nouvelles mises printannières. Soyez persuadées, mesdames, que d'après les toilettes qui se montrent, en cette belle journée dont je viens de vous parler, on peut juger de ce que sera la mode durant toute la saison. Il est donc très important de ne pas manquer cette occasion unique pour les élégantes. Trois heures ont sonné au Pavillon de l'Horloge; une foule compacte, joyeuse, se presse dans le jardin des rois; examinons-la et nous saurons bientôt ce que la fashion a inventé de neuf et ce qu'elle a conservé de ses allures passées. Son répertoire est varié; aussi avons-nous lieu de nous attendre à des improvisations inédites. Au premier coup d'œil, je remarque que l'ombrelle-marquise s'est maintenue en dépit des clabauderies de quelques écrivailleurs qui lui reprochaient d'être prétentieuse! Prétentieuse, l'ombrelle-marquise, juste ciel! où êtes-vous allés chercher cette épithète, messieurs les apôtres de la laideur? Quoi, vous trouvez de la prétention dans le joli manche en ivoire, les soyeux effilés de l'ombrelle-marquise! ah! dites plutôt que vous ne voyez pas clair et essuyez les verres de vos lunettes bleues!—L'ombrelle-marquise, reine l'année dernière, sera impératrice cette année; hier, sa majesté, Théba Montijo, a parcouru les boulevards, dans son landau, une ombrelle-marquise à la main. Ce genre de parasol mérite, du reste, le culte qu'on lui rend, et bien adroit sera l'artiste qui le remplacera par une autre espèce différente et en même temps aussi gracieuse.

Deux sortes de chapeaux paraissent avoir conquis la palme de la vogue, car ils sont portés par nos lionnes les plus répandues dans le grand monde.

Le premier est gracieux; il a la passe en broderie de paille lisse, terminée par un feston également en paille sur un tulle triple d'apprêt. Le fond se compose d'un heureux mélange d'étoffes et de rubans assortis. L'emploi de nuances gaies donne à ce chapeau un air de coquetterie ravissant. Il sied surtout aux personnes qui possèdent une abondante chevelure.

Le second est plus *habillé*. Il se fait en taffetas ou en crêpe. Ce sont des biais de deux nuances opposées: par exemple, l'un bleu de ciel, l'autre marron; la passe et le fond sont entièrement couverts de ces biais. Le bord est garni d'une ruche également variée de ces deux nuances. Le bavolet semblable au bord est surmonté d'un nœud derrière, bien en dessous du fond.

En général, on revient à l'étalage du beau linge; aussi constatons-nous que les cols prennent chaque jour de plus grandes proportions. A présent ils ressemblent à de véritables pèlerines,

sont tailladés ou ronds. Les dentelles de prix comme les Valenciennes ou les Bruxelles, disposées à entre deux relèvent admirablement la broderie.

L'Aragonaise ou la Pagode drape les épaules de toutes nos merveilleuses. Je doute cependant que leurs succès résistent aux caprices de la fantaisie qui les a conçues.

L'aragonaise est en taffetas ou en soie. Comme forme elle imite le châle carré dont la pointe serait rabattue et arrondie derrière. Cette confection est le plus souvent ornée de trois guirlandes étagées, brodées au passé en soie : la soie bleue va bien sur une aragonaise noire, l'écaille qui borde chaque rang de broderies se termine alors par un bel effilé de soie noire qui en suit les contours.

La pagode rappelle par sa forme le talma. Le taffetas noir sert fréquemment à sa confection. Elle est ornée au tour de la pièce d'épaule de pattes en galon, au bord desquelles est coquillée une dentelle noire. Sous cet ornement flotte un volant de dentelle simulant une petite pèlerine. Le bas du vêtement est aussi orné d'un volant de dentelle surmonté d'un galon ombré.

Les robes à basques, si fort en vogue depuis quelques mois, n'ont pas encore abdiqué ; et les basques s'accommodent fort bien des étoffes légères. Pour agrément, on fait usage des effilés en chenille de différentes grandeurs: ces effilés se placent autour des basques et des volants. Les applications de velours sont encore très recherchées ; cependant, la grande faiseuse, Mlle. Nathalie, a opéré une révolution dans ses œuvres. Abandonnant les dispositions, elle fait découper des rubans en velours, et les applique aux robes à basquines. En manière d'ornement, et sous ces bandes de velours découpées à jour, elle pose un ruban de satin ; cet accessoire se termine par un effilé frisé, haut de deux centimètres. Rien de plus joli sur une robe noire que cet ornement de velours, sous lequel on passe un ruban cerise, vert ou gros bleu.

Les étoffes qui paraissent devoir régner cette année sont : des taffetas quadrillés, à volants, à disposition, écossais, chinés à deux tons ;—des gros du Danube, grands carreaux satinés, à disposition gris tourterelle et bleu turquoise ;—des taffetas rayés blancs et bleus, à volants, à disposition, médaillon chiné ;—des taffetas écossais noir et groseille, avec volants à baguettes satinées ;—des taffetas à volants, à disposition, à palmettes satinées ;—des mousselines, pour mises d'intérieur.

Les manches ont peu varié: elles sont bouillonnées à trois étages; entre chaque bouillon, court un entre deux de Valencienne. Les guimpes elles-mêmes n'ont pas reçu de modification ; elles sont analogues aux manches. On commence déjà à porter des corsages blancs, mais ils sont très richement brodés et ornés de dentelles. On a tant abusé du corsage blanc l'été dernier, qu'il exige cette année beaucoup d'élégance et de luxe.

Telle est à peu près, mesdames, la première sortie de la mode printannière. Elle s'annonce sous les plus favorables auspices. Espérons que la guerre allumée en Orient, ne nous forcera pas à délaisser les magnifiques avenues de Longchamp et que, bientôt, l'arène où nos opulentes banquières, nos comtesses de fraîche date, et nos dévorantes sirènes du quartier Bréda étalent l'habileté de leurs couturières, sera ouverte aux rivalités de la coquetterie.

Dans ma prochaine lettre, j'aurai l'honneur de vous apprendre laquelle de ces beautés a remporté la victoire.

ROSALIE M***

MODES MONTREALAISES.

A partir de juin, nous donnerons dans chacun des numéros de la *Ruche* un article de *Modes Montréalaises*. En attendant, comme l'arrivée du printemps oblige nos charmantes lectrices à préparer leurs toilettes d'été, nous nous faisons un plaisir de leur signaler les maisons de nouveautés où elles pourront satisfaire les désirs de leur bon goût.

Le chapeau en paille d'Italie ou de Panama sera généralement porté cet été. M. Lafond, rue Notre-Dame, a fait un approvisionnement fort remarquable. Quelques uns de ses chapeaux exposés dans sa vitrine sur la rue Saint-Lambert ne dépareraient pas la tête des plus fières lionnes parisiennes. Nous n'hésitons point à recommander le magasin de M. Lafond aux élégantes canadiennes. Pour les dentelles, l'établissement de M. Parkins, rue Notre-Dame, jouit toujours d'une vogue méritée. MM. Beaudry et Cie 124, rue Notre-Dame et MM. Lafricain et Paradis No. 96 même rue, ont entièrement renouvelé leurs assortiments. Ils offrent en vente une variété d'étoffes aussi riches que coquettes. On peut s'en convaincre en s'ar-

rêtant devant leurs montres où sont maintenant étalés des soieries, des velours et des articles de fantaisie d'une élégance exquise.

Parmi les nombreux ateliers de mode, nous signalerons celui de madame Millet, transporté récemment au No. 179½ de la rue Notre-Dame. Dans cet atelier, nous avons dernièrement admiré plusieurs capotes, dont la fameuse mademoiselle Nathalie ne désavouerait certes point la confection.

On sait que madame Millet reçoit d'Europe à chaque saison les dernières innovations que la mode a faites, soit à Londres, soit à Paris. En conséquence, nous croyons donner un bon conseil à nos gracieuses abonnées, en les engageant à visiter le magasin de madame Millet.

La bijouterie est et sera toujours de mise, nous aimons à le croire. Mais la bijouterie est tellement sujette aux contrefaçons et demande tant de soins dans son choix, qu'on ne saurait se montrer trop prudent, avant d'accorder sa confiance à un joaillier. Sans parler de cette profusion d'objets plaqués qui sont livrés pour or ou argent pur, nous rappellerons que la plupart des bijoux qu'on voit chez nos orfèvres sont indignes d'être portés par une personne qui se respecte. A Montréal, le nombre des bijoutiers est assez considérable. Plusieurs d'entr'eux méritent le patronage que le public leur accorde, mais il y en a un entr'autres qui captive la faveur générale par la beauté, la richesse, le fini de ses joyaux.

Son *store* est un véritable écrin : les ornements précieux, les parures de haut ton, les vases, les statuettes, les candélabres, la vaisselle plate, tout ce qu'il renferme est marqué au coin de l'art. Plusieurs fois nous y avons contemplés de ravissantes ciselures, des vases travaillés au repoussoir, des bronzes dont se serait honoré un élève de Froment-Meurice.

Chacun devine que le bijoutier en question n'est autre que M. L. P. Boivin. Nous espérons que cet artiste voudra bien nous pardonner ces éloges qu'il mérite sous tant de rapports.

Dans notre première *Revue des Magasins*, nous reviendrons à ce sujet. ⁂

CHASSE D'ESCLAVES EN PENSYLVANIE.

(*Historique.*)

L'année dernière, lorsque exténués de fatigue dans une forêt du comté d'Indiana, nous étions assis sur des troncs d'arbres pour prendre quelque repos, un de nos compagnons nous fit remarquer une maison qui n'était pas très éloignée, et nous raconta ce qui suit:

" Il y a un an, le Dr. ***, qui avait beaucoup d'enfants, habitait cette demeure. Dans une soirée d'hiver, environ vers neuf heures, on frappa à la porte à coups redoublés ; une de ses filles fut ouvrir, et un homme noir, robuste, d'une haute taille, entra, puis après lui, un second, un troisième ;—enfin huit nègres se trouvèrent presque subitement au milieu de la famille du médecin. Les enfans saisis de frayeur commencèrent à jeter de hauts cris et voulurent s'enfuir de la maison. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants que le père parvint à les rassurer. Pendant ce temps-là, les noirs, qui étaient entrés et n'étaient autres que des esclaves fugitifs, restèrent immobiles et silencieux. Quand l'ordre et la tranquillité régnèrent, c'est-à-dire quand l'effroi fut passé, les hommes noirs demandèrent si M. L., sur l'assistance et l'hospitalité de qui ils pouvaient compter, ne demeurait pas là ; il leur fut répondu que non ; mais ils trouvèrent bientôt un autre lui-même dans le docteur ; et les fugitifs furent conduits dans un appartement confortable où on leur apporta du pain et du café. Ils se restaurèrent et quelques minutes après, tous, excepté leur guide, dormaient d'un profond sommeil étendus sur le plancher.

" Cet homme raconta les aventures de sa petite caravane, composée d'esclaves de la vallée de Charley, située dans l'Etat de Virginie. Ses compagnons et lui, dit-il, arrivaient après avoir voyagé toutes les nuits pendant deux semaines. La nuit précédente ils avaient traversé une petite rivière qui charriait des glaçons et dont les eaux étaient tellement accrues et débordées que cette rivière était devenue presque un fleuve. Il

continua ainsi : Quelques uns de nous ont été vendus ; j'étais de leur nombre ; j'allais être emmené loin de l'Etat de Virginie lorsque j'étais sur le point de me marier, et tandis que ma prétendue était condamnée à rester dans cet Etat.—Quand on lui fit observer qu'il s'était séparé de sa fiancée pour se rendre en Canada, son visage prit une singulière expression, et il répondit qu'il espérait bien qu'elle serait avec lui aussitôt qu'il le voudrait.

" Les fugitifs ayant pris quelque repos, on les éveilla pour qu'ils se remissent en route. On était à leur poursuite. On leur donna une voiture, ils s'acheminèrent, et le jour suivant, vers midi, ils atteignirent un endroit où ils pouvaient s'arrêter. Peu de temps après leur départ, arrivèrent huit hommes à cheval, armés jusqu'aux dents de coutelas et de fusils, et avec eux était un limier qui avait traqué les pauvres fugitifs jusqu'à cette distance. Il n'était pas encore jour quand ces chasseurs de chair humaine arrivèrent à cette halte, et qu'ils reprirent la trace de la petite troupe en fuite. Quelqu'un de l'habitation qui connaissait mieux le pays que les chasseurs-limiers à deux pattes, prit une direction qui devait le faire rejoindre, avant eux, les fugitifs et par là le mettre à portée de les prévenir à temps du danger.

" Pour ceux qui se figuraient la position des *poursuiveurs* et des poursuivis ce fut un jour d'inquiétude et de souhaits fervents. Les pauvres fugitifs, se disait-on, vont être rattrappés.—Ces malheureux, qui ne savaient pas que les traqueurs fussent si près sur leurs pas, s'étaient arrêtés pour dîner, puis après s'étaient remis en route. Le messager qui devait leurs donner l'alarme arriva à la station au moment où ils venaient de la quitter.

" L'hôte qui les avait reçus, étant informé par le messager, prit son meilleur attelage et partit pour les atteindre, tandis que les chasseurs parvenus à une petite distance de sa demeure, avaient fait halte dans une maison qu'ils suspectaient et où ils firent des perquisitions de la cave aux greniers. Là ils prirent du repos, s'occupèrent à faire rafraîchir leurs chevaux et questionnèrent aux gens de l'habitation.

" Ceux-ci répondirent qu'ils ne connaissaient aucune des circonstances dont il s'agissait ; mais soupçonnant à quoi les interrogations pouvaient se rapporter, ils s'imaginèrent bien que du temps devait être profitable aux gens qui avaient devancé ces faiseurs de recherches. Tandis qu'ils visitèrent les meules de foin, les étables, les tas de maïs, on ne se pressa donc pas de leur préparer un repas.

" Pensant que leurs investigations déplaisaient aux personnes du logis, les chasseurs ne firent que les prolonger minutieusement ; mais ils se trompaient, car tout au contraire chacun aurait bien désiré qu'ils se fussent arrêtés là toute une semaine, poussés par le désir d'arriver à une capture.

" Jusques-là le chien-limier avait conduit ses compagnons à deux pattes, droit au butin qu'ils poursuivaient : après s'y être reposés, ils étaient remontés à cheval, pour reprendre leur chasse ; le chien leur indiquait la piste à suivre. Enfin ils arrivèrent à la maison où les esclaves avaient dîné.

" Le maître de la résidence était de retour. Les chevaux étaient à l'écurie, la voiture sous le hangar, et il n'y avait aucune apparence que quelqu'un fût sorti de l'habitation. Le brave homme qui était le maître de la demeure avait rejoint les fugitifs à la station où ils avaient fait halte après être partis de chez lui ; il les avait fait revenir sur leurs pas, ensuite pris dans sa voiture et conduits au fond d'une forêt de pins.

" Le chien flairant l'empreinte des pieds de ces infortunées créatures, les quêtait et enseignait leur marche en donnant de la voix à pleine gorge. La bande chasseresse arriva au galop à la dernière station qu'elles avaient quittée. Pendant la visite des lieux le chien fut tué d'un coup de fusil, et, dix jours durant, ses compagnons désolés parcoururent en tous sens le pays pour faire quelque decouverte, mais en vain ; la piste de leur gibier était perdue pour eux ; et les esclaves passèrent ces dix jours, sans éprouver d'alarmes, dans une petite hutte faite de branchages, de couvertures de laine au milieu d'un antre creusé par les ravines.

" Au nombre des fugitifs il en était un qui se faisait remarquer par sa réserve et ses formes délicates ; l'étoffe de ses vêtements n'était pas d'une qualité ordinaire. Bref, il fut reconnu que cet esclave était une femme, la fiancée du guide, se sauvant au Canade pour que la cérémonie de leur mariage s'y accomplît ; comme lui elle bravait les ri-

gueurs de février dans les régions du nord. Cette femme était partie pour se donner une patrie et y vivre à l'abri du fouet avec un époux de son choix. Lorsque les limiers-chasseurs quittèrent la localité, les nègres furent conduits sur un point d'où ils purent atteindre l'autre rive du St. Laurent."

Nos lecteurs peuvent ajouter foi à ce récit, parceque tous les faits qu'il mentionne sont exacts; il n'en est pas un qui ne soit de la plus stricte vérité. Nous donnons cette narration parcequ'il est peu de gens qui savent qu'il y a des hommes et des femmes qui sont traqués par des limiers en Pensylvanie comme des bêtes fauves. Néanmoins, c'est un fait constant; il arrive aux Pensylvaniens, si dévoués à la liberté et aux principes d'humanité, à eux qui donnent du pain à une créature qui a faim, qui lui fourniront des vêtements si elle est nue, un abri si elle est sans asile, d'être assujettis à subir dans leurs maisons les mêmes perquisitions qui sont faites chez les malfaiteurs pour vol et pour recèlement.

(Traduit du *Saturday Visitor*, par J. PEQUEUT.)

Philadelphie, 9 mai 1854.

Nostalgie.

Flebilis ut noster status est, ita flebile carmen. OVIDE.

Il est dans ce pays des manteaux de fourrure,
Jetés négligemment sur le dos des chevaux,
Dont un chef indien ferait une parure
Qui le ferait marcher fier entre ses rivaux;

Il est de longs traîneaux aux guides intrépides,
Aux chevaux emportés, ceinturés de grelots,
Plus sveltes, plus légers, plus brillants, plus rapides
Que le char conchoïde où court le Dieu des flots;

Il est d'humbles villas aux colonnettes blanches,
Aux tourelles à jours où brille le ciel bleu,
Chauffant quand vient l'été leurs murailles de planches
Près des flots empourprés par l'orient en feu;

Il est de grands terrains superbes, sans culture,
Où cent villes, germant devant les bois surpris,
A l'aise agrandiraient leur immense ceinture
Et lanceraient dans l'air leurs faisceaux de toits gris;

Il est des monceaux d'or dont un seul est le maître,
Enormes, circulant dans les coffres de fer,
Dont on pourrait nourrir un peuple entier peut-être
Et lui faire un Eden du plus sauvage enfer;

Il est entre les bords du golfe qui sommeille,
Morceau de l'océan tranquille et spacieux,
—Reflétant leurs grands mats dans la vague vermeille,—
Autant de noirs vaisseaux que d'astres dans les cieux;

Et moi, devant ces biens épandus sur la grève,
Or pur, terres, vaisseaux, villas, luxe doré,
Ce que mon cœur voudrait, ce que mon âme rêve,
Patrie! c'est de mourir sur ton sol adoré! VAN HOVEN.

New-York, février 1854.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS.

Nos lecteurs voudront bien excuser le retard apporté à la publication de la livraison de mai de la *Ruche littéraire et politique*, ainsi que l'omission dans ce numéro de notre article BEAUX ARTS, de nos TABLETTES EDITORIALES, etc., les tracas et l'ennui, résultats ordinaires d'un changement de bureaux, et non une odieuse paresse—qu'on en soit bien convaincu—nous ont obligés à des lenteurs qui, nous le jurons par toutes les Muses, ne se renouvelleront pas... avant le premier mai 1855.

Nos correspondants voudront bien aussi attendre pour l'insertion de leurs articles.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES.

A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 18 rue Ste. Thérèse, savoir:

DE BALZAC.

César Biroteau.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Les parents pauvres.
Une fille d'Eve.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Eve et David.
Un début dans la vie.
Honorine.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Le curé de village.

SILVIO PELLICO.

Mes prisons.

CAYLA.

Histoire des Invalides.

GALLAND.

Les mille et une nuits.

CAMILLE LEYNADIER.

Histoire pittoresque de la Bastille.
Le donjon de Vincennes.
Le masque de fer.
Hist. des maréchaux de l'empire.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.
Les châtiments.
Le roi s'amuse.
Lucrèce Borgia.
Bug-Jargal.
Ruy Blas.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.
La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.

BIBLIOPHILE JACOB.

Les aventures du grand Balzac.
Une aventure de Racine.
Vertu et tempérament.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beaulieu.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.
Le vicomte de Bragelonne.
Les frères Corses.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourroglou.
La petite Fadette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
Pauline.
Indiana.
Jeanne.
Le Piccinino.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.
Le banquier de cire.
Le loup blanc.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
Fontaine aux perles.

MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.

EUGÈNE SUE.

Comédies sociales.
Atar-Gull.
Le commandeur.
La coucaratcha.
Deux histoires.
Latréaumont.
Deleytar.
Jean Cavalier.
La vigie de Koat-Ven.
Arthur.
Le marquis de Létorière.

HOFFMANN.

Contes nocturnes.
Contes fantastiques.
L'Elixir du diable.

EMILE SOUVESTRE.

Riche et pauvre.

CLÉMENCE ROBERT.

Les 4 sergents de La Rochelle.
Le Mont St. Michel.

ALPHONSE KARR.

Clotilde.
La famille Alain.

JULES LECOMTE.

Bras de fer.

LÉON PLÉE.

Abd-el-Kader.

MOLE-GENTILHOMME.

Jeanne de Naples.

CHARLES DICKENS.

Les voleurs de Londres.
Contes de Noël.
Nicolas Nickleby.

FREDERIC SOULIE.

Marguerite.
Le bananier.

FENIMORE COOPER.

Les lions de mer.
Les deux amiraux.

P. J. DE BÉRANGER.

Chansons, œuvres complètes.

MADAME DE STAEL.

Corinne.

MICHEL RAYMOND.

Le maçon.

MAD. EMILE DE GIRARDIN.

Le vicomte de Launay.

PAUL DE KOCK.

L'enfant de ma femme.
André le Savoyard.
Zizine.
Georgette.
Mr. Dupont.
Gustave.
Une fête aux environs de Paris.
La maison blanche.
Contes et chansons.
Mon voisin Raymond.
Un tourlourou.
Frère Jacques.
Un jeune homme charmant.
La femme, le mari et l'amant.
Jean.
La laitière de Montfermeil.
Un homme à marier.
Madeleine.
Ni jamais, ni toujours.
Un bon enfant.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Mai, 1854.

254

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

M. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Bossange, Morel et cie, Rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V.

Février, 1854.

LA RUCHE LITTERAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - 10s. 0d.
Pour la Nouvelle-Orléans, à - - - - 12s. 6d.
Pour l'Angleterre, à - - - - - - - - 15s. 0d.
Pour la France, à - - - - - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, FRANCO, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRERE.





NO 75 RUE MCGILL, NO 17½ RUE ST PAUL.

(*Ancien numéro* 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements ; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRÈRE.

AVIS IMPORTANT.

☞ Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854, procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à *une copie gratuite* de cette publication.

OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, $3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 18.

LE PAYS,

Journal des interets democratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année ; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
Jos ROY, No. 25, rue St. Paul.
ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, *Mai*, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTERAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

PRIX SIX SOLS.

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

LE MESCHACEBE,

L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTERAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour *l'Avant-Coureur*.....$ 5 par an
Pour *l'Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasin Littéraire de la Louisiane*,—Les trois journaux ensemble.....$ 10 par an.

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GENERALE POUR LE CANADA,

La *Ruche Littéraire*, No 18 rue Ste. Thérèse, à Montréal.

256

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES



manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les *débords*, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

☞ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce, Eaux de Cologne, de Lavende, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Février, 1854.

LES CHATIMENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 18, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.

Février, 1854.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIEE PAR LA SOCIETE LITTERAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, *président* ;
Th. Gantie, *vice-président* ;
Ed. Haren, *secrétaire* ;
Nicolas Demenil, *caissier* ;
Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - - - - - -	$2,50
Six mois, - - - - - - - -	1,25
Trois mois, - - - - - - -	65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

LIBRAIRIE FRANCAISE,

UNIVERSELLE.

NO. 111, LEONARD STREET,

NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHE**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes		$30	0
Alexandre Dumas	400	"	"	25	0
Histoire Naturelle	375	"	"	25	0
Veillées Littéraires	300	"	"	20	0
Panthéon Populaire	200	"	"	15	0
Comédie Humaine	160	"	"	10	0
Chateaubriand illustré	150	"	"	10	0
Romans illustrés	150	"	"	10	0
Illustrations littéraires	120	"	"	7	50
Ensemble	2335	"	"	$150	0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de $1.25.

Février 1854.

MÊCHIN.